

LA

CHASSE AUX MARIS

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PAR

la P. de L.****





NAPLES

1870

PERSONNAGES

MADAME DE CERNY, jeune veuve
MADAME DE BELMONT
CÉCILE, sa fille
HERMINIE DE CLERVAL
LE MARQUIS DE CLERVAL, son frère
CHARLES DE LUCEVAL
JULES
LE VALET DE L'HÔTEL

La scène se passe à Spa, en 1848.

Le Théatre représente un salon de l'hôtel; porte vitrée au fond, qui donne sur le jardin; deux portes latérales.

LA CHASSE AUX MARIS

ACTE PREMIER

Scène 1.ère

CLERVAL, HERMINIE.

Herminie. Enfin nous voici arrivés. Nous sommes venus d' un train . . . .

Clerval. Votre frère sait ce qu' il fait, ma chère petite sœur.

Herminie. Mais enfin, arriver quelques minutes plus tard ou quelques minutes plus tôt... Je ne comprends pas à quoi cela nous avance. Je meurs de fatigue ! (Elle se jette dans un fauteuil.)

Clerval. Vous ne comprenez rien, Herminie, vous l' expliquer serait même inutile : rapportez-vous en à moi: vous serez mariée avant que la saison des eaux soit passée.

Herminie. Oui, vous croyez parce que nous som-

mes venus aux eaux de Spa, à la poursuite de Charles de Luceval, que nous le déterminerons à m' épouser : est-ce que vous croyez que je serai ici la seule demoiselle qui cherche un mari?

Clerval. Non sans doute; mais si vous n' étiez pas venue , la chance vous serait encore plus contraire; c' est précisément pour cela que je me suis hâté, afin que personne ne s' empare de Charles avant nous: J' ai su par son courrier qu'il descendait dans cet hôtel, et je me suis pressé d' arriver pour m' assurer un logement.

Herminie. En effet, j' ai vu son courrier à la porte de l' hôtel.

Clerval. Il ne se doute pas, ce cher Luceval, de nous trouver ici; il a dansé avec vous quelques heures avant de se mettre en route. Il avait fait à tout le monde un secret de son voyage ; mais moi, qui le surveillais , je l' ai entendu lorsqu' il le confiait à un ami intime chargé de lui expédier ses lettres.

Herminie se lève. Dites-moi donc, mon frère, est-ce que vous ne pourriez pas me trouver un autre mari ? J' ai peur que nous ne perdions nos peines avec celui-ci.

Clerval. Que dites-vous ! C' est le parti le plus désirable : une fortune immense ; de la naissance ; jeune, recherché . . . .

Herminie. C' est précisément pour cela que je crains de ne pas réussir ; trouvez-moi un homme riche qui n' ait pas tous ces avantages, je m' en accommoderai: par exemple, cet Anglais qui me faisait des yeux si drôles à tous les bals, je suis certaine qu' il m' épouserait volontiers.

Clerval. Fi ! ma soeur , un marchand de bière ! Vous avez des goûts bien bas.

Herminie. Ce n' est pas mon goût ; mais je veux me marier pour aller toujours en voiture , avoir des loges à tous les spectacles, faire de belles toilettes . . . . . J' avais tout cela avec l' Anglais , sans me donner tant de peine.

Clerval. Non, Herminie, je ne le permettrai jamais. J' aime la dépense autant que vous ; la preuve en est que je me suis ruiné; il me faut un beau-frère qui me remonte ; car je veux jouir de la vie, mais en Seigneur ; je ne puis renier ma naissance. Votre Jon-Bull vient de la plus basse extraction ; il était garçon brasseur , tout le monde le sait à Londres.

Herminie. Nous aurions voyagé.

Clerval. Non, non ; n'y pensez plus, je vous prie, je suis votre tuteur; c' est à moi seul qu'appartient le soin de votre établissement. Soyez sans inquiétude, tout ira bien si vous

suivez mes avis. Pour le moment, allez vous reposer; et moi, en attendant, je m' informerai des personnes qui habitent cet hôtel. Voici précisément le valet de chambre: allez ma sœur. (Herminie entre dans la chambre que le valet lui indique.)

Scène II.

Clerval, le Valet de l' Hôtel.

Clerval, tandis que le valet fait passer Herminie dans sa chambre. Un brasseur! nous en trouverons bien toujours un au besoin ; d' ailleurs, je déteste cette Citty Anglaise. Charles est le parti qui me convient ; bon , facile ; j' administrerai sa fortune et nous vivrons grandement. (Au valet qui s'est approché) Avez-vous beaucoup de monde aux eaux cette année?

Le Valet. Beaucoup, Monsieur... Monsieur de Clerval je crois?

Clerval. Oui, c' est mon nom.

Le Valet. Monsieur n' a pas de titre ?

Clerval. Le Marquis de Clerval.

Le Valet. On porte beaucoup les titres aux eaux cette année, les Français surtout; c' est le genre: toutes les sommités républicaines sont venues à Spa pour se donner ce plaisir: nous n' avons que des Ducs et des Comtes.

Clerval. Hé bien, c' est un hommage que les français rendent à leur grandeur passée.

Puissent ceux qui se glorifient de porter ainsi des titres, laisser des noms qui rappellent la valeur et la gloire! Car ce fut de tout temps la véritable noblesse de notre belle France. Mais dites-moi, quelles sont donc les personnes de distinction qui logent dans votre hôtel?

Le Valet. Monsieur Charles de Luceval qui vient d' arriver.

Clerval. Je le sais.

Le Valet. La Comtesse de Belmont et sa fille?

Clerval à part. Diable! une autre aspirante à la main de Charles. (haut.) La mère n'est-elle pas Anglaise?

Le Valet. Anglaise de naissance, Française par mariage.

Clerval.C'est bien cela; je ne me suis pas trompé. Sa fille ne s'appelle-t-elle pas Cécile?

Le Valet. Oui , et c' est une personne fort agréable.

Clerval à part. Cependant ce n' est pas une rivale très à craindre pour Herminie. Charles a besoin de plus de sentiment.

Le Valet. Nous avons aussi Madame de Cerny: M.r la connait-il?

Clerval. Comment, Madame deCerny est ici! Qui s' en serait douté! depuis qu' elle est veuve on ne savait ce qu' elle était devenue. Certainement, je la connais. (à part)Pour celle-là

si elle n' avait pas déclaré mille fois, qu'elle ne veut pas se remarier, je la redouterais plus que l' autre; j' aurais préféré ne pas la rencontrer ici; il faudra tâcher de nous la rendre favorable, puisque nous ne pouvons l' éviter.

Le Valet. C' est une femme charmante: elle vit assez solitaire, s' occupe de peinture, de musique; elle est venue ici pour étudier nos beaux paysages. Nous avons aussi beaucoup d' autres personnages de distinction; mais voici la liste de nos locataires, si Monsieur veut la parcourir. . . .

Clerval. Donnez.

Le Valet. Cette salle est commune à tous les habitants de la maison: elle donne sur le jardin, ce qui en fait un lieu de réunion.— Monsieur y trouvera toujours les journaux et les brochures du jour.

Clerval. C' est bien. Indiquez-moi notre appartement, je veux voir si ma sœur en est contente. J' irai ensuite prendre l' air du pays. (Il sort).

Scène III.

LE VALET *seul.*

Le Valet. Ce Monsieur le Marquis de Clerval, malgré tout l' embarras qu' il a fait en arrivant, ne m' a pas l' air d' être un Crésus: point de domestique, un très mince bagage . . . . Parlez-moi de M.r de Luceval! un courrier chamarré d' or, qui a retenu notre plus bel appartement et qui, je crois, a déjà bu deux ou trois bouteilles de notre meilleur vin. Et des laquais! . . . . Ça fait honneur à une maison de voir ces livrées se pavaner devant la porte : ça donne du relief. Mais j' oublie qu' il faut que j' aille demander à Madame de Cerny où elle veut qu' on lui prépare son déjeuner. La voilà précisément.

Scène IV.

MADAME DE CERNY, LE VALET.

Le Valet. Je venais prendre les ordres de Madame.

M.me de Cerny. Vous ferez apporter mon déjeuner dans ma chambre ; ce salon, par sa position, est trop exposé aux regards des curieux ; je regrette même d' y avoir commencé la vue qu' on aperçoit de cette fenêtre. Votre hôtel

est maintenant trop rempli: il me semble qu'il vous est arrivé d'autres voyageurs ce matin; j'ai entendu un grand bruit de voitures.

Le Valet. Oui, il nous est venu un Seigneur très riche; son courrier a retenu notre meilleur appartement: on le nomme Charles de Luceval.

M.me de Cerny. Que dites-vous? Charles de Luceval! Ah vraiment j'en suis charmée.

Le Valet. Madame le connait?

M.me de Cerny. Certainement je le connais; c'est mon cousin.

Le Valet. Ah! c'est le cousin de Madame.

M.me de Cerny. Vous me ferez même le plaisir de lui dire que madame de Cerny, sa cousine, est dans cet hôtel et qu'elle désire le voir.

Le Valet. Je remplirai vos ordres, Madame... Il paraît que ce Monsieur de Luceval est très connu: j'ai déjà une quantité de cartes et de billets à lui remettre. La Comtesse de Belmont et Mademoiselle Cécile, sa fille, lui ont déjà écrit pour leur thé.

M.me de Cerny à part. Je le crois bien, elles vont à la chasse d'un mari et ce pauvre Charles serait une bonne affaire pour Mad.elle Cécile. (Haut.) Mais allez donc, et dites à M.r de Luceval que je l'attends. (A ces derniers mots on aperçoit Charles dans le Jardin qui se dirige vers la porte d'entrée).

Le Valet. Je n' irai pas bien loin, Madame, car le voilà qui traverse le jardin et se dirige de ce côté.

M.me de Cerny. En effet, c' est lui.

Scène V.

Charles *et* M.me de Cerny.

Madame de Cerny doit dire toute cette scène avec gaîté.

M.me de Cerny, allant vers la porte et appelant. Charles, Charles ; allons , venez donc.

Charles, en entrant Qui m' appelle ?

M.me de Cerny. Quoi , vous ne me reconnaissez pas ?

Charles. Comment, vous ici, Marie ? Ah quel bonheur ! . . . que je suis heureux de vous voir !

M.me de Cerny. Et moi donc.

Charles. Il y a si long-temps que nous ne nous étions rencontrés.

M.me de Cerny. C' est vrai, je craignais même que vous ne m' eussiez oubliée

Charles. Ah Marie ! . . . serait-ce possible . . . Mais depuis votre veuvage , on ne savait ce que vous étiez devenue.

M.me de Cerny. Je n' ai donné de mes nouvelles à personne pour jouir de ma liberté ; mes amis auraient peut-être contrarié mes goûts: j' aime les arts ; j' ai voyagé , et pour me re-

poser de l'Italie, vous me voyez en Allemagne. J'ai regretté M.r de Cerny, quoique beaucoup plus âgé que moi, et que notre union ait duré à peine un an, j'éprouvais pour lui une tendre affection; je n'aurais pu rentrer dans le monde aussitôt après sa perte.

Charles. Vos regrets sont justes. M.r de Cerny méritait toute votre estime ; cependant il a eu le grand tort de vous séquestrer du monde en vous menant à la campagne aussitôt après votre mariage. Savez-vous que depuis notre enfance nous nous étions à peine vus.

M.me de Cerny. C'est vrai.

Charles. Cependant j'ai toujours conservé un doux souvenir de ces premières années : comme je vous aimais, Marie ! comme nous étions d'accord ! vous étiez ma confidente.

M.me de Cerny. Et vous mon protecteur.

Charles. Ah ! que j'étais heureux alors !

M.me de Cenrny. Quoi ! est-ce que vous ne le seriez plus ? . . Mais à propos; comment se fait-il que vous ayez quitté Paris que vous aimez tant?

Charles. C'est-à-dire, lorsque je n'étais pas riche ; mais depuis que j'ai hérité d'une fortune considérable, je suis le plus malheureux des hommes. C'est de désespoir que j'ai pris la poste et suis venu à Spa, pour mettre la frontière entre moi et mes persécuteurs.

M.me de Cerny. Que vous est-il donc arrivé, vous me faites trembler ?

Charles. Il m' est arrivé, ma cousine, que je suis harcelé, persécuté, recherché, adoré par toutes les filles à marier, de France !

M.me de Cerny, riant. Vraiment ! Oh que c' est amusant ! votre désespoir est tout-à-fait comique.

Charles. Pour vous, que cela ne regarde pas, je le crois bien; mais pour moi, qui suis la victime, ce n' est pas réjouissant du tout. Je ne m'appartiens plus ; les filles, les pères, les mères disposent de moi et me ballottent à leur gré. A mon réveil ce sont les invitations et les billets auxquels il faut répondre ; ensuite viennent les déjeuners. Si je déjeunais partout où l' on m' invite, je n' arriverais pas jusqu' au dîner. Et puis les matinées musicales, les courses au bois. Accompagnez ma fille, me dit une mère, elle a un cheval un peu vif, je ne suis tranquille que lorsque c' est vous qui l' escortez. Nous avons une partie de barres à la campagne, dit une autre ; nous comptons sur vous. Et puis les bals : plus d'une vingtaine par soirée ! Et le Cotillon, où tout le monde vous demande un tour !.. il y a dequoi tuer un homme ; ce ne serait encore rien, si lorsq' on trouve une femme jolie, on pouvait au moins

le lui dire; mais point du tout; car elle le prend aussitôt pour une déclaration; le père, la mère s'en mêlent, et les persécutions redoublent. Moi, qui aime à louer ce qui est aimable, je m'y laisse toujours prendre.

M.me de Cerny. En effet, je crois qu' il y a un peu de votre faute, car vous aimez assez toutes les femmes.

Charles. Eh! oui, je les trouve presque toutes jolies; j' aime à le leur dire; mais cela ne signifie pas que je veuille les épouser: parce qu' on est aimable, il n' est pas dit qu' on soit amoureux; maintenant que toutes conspirent contre ma liberté, je ne puis plus les souffrir, je les déteste.

M.me de Cerny. Je n' en crois rien: c' est une boutade qu' apaisera bien vite le sourire du premier joli minois que vous rencontrerez.

Charles. Oh! non; c' est fini; j' ai quitté Paris pour fuir les séductions.

M.me de Cerny. Et c'est aux eaux que vous venez pour cela? C' est précisément là qu'on rencontre le plus de filles à marier; elles y viennent de toute l'Europe; les eaux offrent mille ressources: lorsqu' on ne parvient pas à captiver un lion, on se jette dans les bras d'un valétudinaire: on se fait garde malade.

Charles. Eh bien, si on ne me laisse pas tranquille, je me sauve en Amérique; j' espère

que cette grande République, modèle d'indépendance et foyer de toutes les libertés, garantira ma liberté individuelle un peu mieux qu'elle ne l'est chez nous, où nous ne sommes pas encore en possession de tout le bonheur que nous promet la nôtre.

M.me de Cerny. Oui, pourvu qu'il y ait une loi expresse qui défende aux filles de se procurer un mari, sans cela vous y serez plus importuné qu'ici: chez ces bons Américains tout ce qui n'est pas prévu par la loi est accepté dans la société: ce peuple rationnel a simplifié la vie; il a supprimé le vague dans ses rapports sociaux; sa conscience est dans son Code, hors de là, liberté entière: aussi, quelle latitude pour les filles qui veulent se procurer un mari!

Charles. Eh bien, ici je ne suis pas connu; on me laissera tranquille et puis j'ai eu le bonheur de vous trouver, je me sens plus à l'aise; car vous, qui ne voulez pas vous remarier, vous respecterez ma liberté; je jouirai enfin sans danger, d'une aimable causerie, et si je vous trouve jolie, je pourrai même vous le dire sans que cela tire à conséquence.

M.me de Cerny. Savez-vous, mon cousin, que votre fortune vous a rendu bien fat: qui vous dit que si je voulais me remarier ce

serait précisément à vous que je songerais ? Vous pouvez être parfaitement tranquille, car si je devais faire la folie de m' engager une seconde fois, ce ne serait certainement pas vous qui fixeriez mon choix : personne ne se convient moins que nous. . . . . Vous êtes d' une légèreté !

Charles. Allons, ne vous fâchez pas, pardonnez-moi, soyez indulgente et bonne comme autre fois. Cependant ne m' accusez pas de légèreté; si toutes les femmes me plaisent, c' est qu' aucune ne m' a encore inspiré une véritable passion. L' amour, ma cousine, est un sentiment sublime que peu de personnes sont susceptibles de comprendre; je n' ai pas encore rencontré de femme qui eût assez d'âme pour me rendre celui que je me sens la puissance d' éprouver. Ah ! si cet amour que je rêve pouvait se réaliser, c' est pour la vie que mon cœur serait fixé.

M.me de Cerny. Heureusement que cela n' est pas encore venu, car si vous deveniez sentimental, vous ne seriez plus si amusant. (À part) Ces hommes légers ont le don de la parole: il n' est pas étonnant que les pauvres femmes s' y laissent prendre.

Charles. Que je vais donc être heureux ici près de vous; que je vais bien me reposer; mener

une vie tranquille et tout à moi; je ne veux faire aucune connaissance.

M.me de Cerny. Vous n'en ferez pas, mon pauvre Charles, mais vous en trouverez : vos malheurs ne sont pas finis; M.me de Belmont et sa fille Cécile sont ici.

Charles. Est-il possible ! Et moi qui les croyais à la campagne.

M.me de Cerny. Elles vous ont devancé ; vous ne tarderez pas à les voir ; elles habitent cet hôtel.

Charles. Mais c'est à se désespérer !

M.me de Cerny. Vous ne direz pas cependant que M.me de Belmont soit importune avec sa placidité anglaise et les demi phrases de convenance que lui a enseignées sa fille, et qu'elle estropie tant bien que mal dans son baragouin français.

Charles. Que dites-vous, une mère anglaise ! Ce sont les plus redoutables, les plus tenaces ; elles ont si peu d'idées que celle que leur esprit parvient à embrasser règne uniquement ; rien ne les en distrait ; rien ne les rebute ; elles ne comprennent pas l'ennui qu'elles causent ! c'est comme une eau profonde et lente dont la surface unie vous présente l'image de l'immobilité, tandis que dans ses profondeurs souterraines, elle roule traitreusement son cours. Cette ren-

contre me donnerait presque envie de m' en aller.

M.me de Cerny. Comment, et vous pouvez me quitter ainsi sans regret, lorsque nous nous retrouvons après une si longue séparation !

Charles. Ah Marie !... Et c' est précisément parce que cela dérange tout le bonheur que je me promettais près de vous, que j' aime mieux fuir que de voir gâter ainsi tous mes beaux rêves.

M.me de Cerny. Voilà bien de vos éxagérations ; pour fuir un peu d' ennui, vous sacrifieriez même vos amis. Votre impatience vous a toujours fait faire des sottises. Savez-vous que je vous crois bien capable de faire un de ces jours un mauvais mariage, pour vous sauver des persécutions que vous attire votre fortune.

Charles. C' est vrai ; et sachez que c' est cette crainte qui me rend la présence de l'ennemi si redoutable. Mais puisque vous le voulez, je reste et me mets sous votre protection.

M.me de Cerny. Vous me croyez donc bien puissante.

Charles. Sur moi, beaucoup ! Faire uniquement votre volonté serait pour moi le bonheur.

Scèna VI.

Le Valet de l'Hôtel, *les précédents.*

Le Valet. Je venais dire à Monsieur que j' attends ses ordres pour quelques arrangemens à faire dans son appartement.

Charles. Plus tard.

Le Valet. Monsieur sait que nous avons beaucoup de monde dans l'hôtel; je voudrais qu'il fût le premier et le mieux servi; il m' excusera si. . .

M.me de Cerny. Allez, Charles, nous nous reverrons bientôt, vous me trouverez ici.

Charles. Puisque vous le voulez. (Il lui serre la main et sort avec le Valet).

Scène VII.

Madame de Cerny *seule.*

M.me de Cerny. Pauvre Charles! malgré sa légèreté il est bien bon, bien aimable. (Elle soupire) Ah! il ne saura pas être heureux! Il fera un mauvais choix, il se mariera par ennui. Quoi qu' il en dise, son cœur est trop à tout le monde, pour éprouver jamais un véritable amour; et pourrait-il en inspirer? . . . Je ne

conçois pas qu' une femme qui se respecte, puisse se laisser séduire par cette galanterie banale ! . . . c'est presqu' une insulte ! et si Charles faisait le doucereux avec moi, j'en serais d' une irritation . . . . heureusement qu' il ne m' a jamais rien dit qui ressemblàt à de la galanterie. — C' est bien singulier cependant ! il trouve toutes les femmes jolies, et moi . . . Est-ce qu' il me trouverait laide ? C' est bien possible ; cependant ce serait le seul homme.... En vérite, si j'avais de l'amour-propre, je m'en offenserais ; car enfin , pourquoi cette exception ? Il me semble que je ne suis pas plus mal qu' une autre. (**En disant ces derniers mots, elle s' approche d' une glace et arrange quelque chose à sa coiffure**). Il est vrai que ce matin, je ne suis pas bien du tout... Il n'a pas si tort, ce pauvre Charles, je suis horrible!... Ce bonnet ne me va pas ; il me vieillit horriblement. (**Elle revient sur le devant de la scène**) Les femmes ont tort de se négliger ; sans toilette, la plus jolie perd tous ses avantages; je vais faire quelque changement à la mienne ; car enfin , il ne faut pas faire peur. D' ailleurs j' aperçois M.me de Belmont et sa fille qui s' avancent de ce côté; je suis bien aise de les éviter.

(**Elle rentre dans sa chambre, tandis que Madame de Belmont et sa fille entrent par le jardin**).

Scène VIII.

Madame de Belmont, Cécile.

Cécile Enfin, nous allons le voir ! et loin de cette ennuyeuse Herminie, qui pourra bien lever les yeux au ciel à Paris, tant qu' elle voudra ; Charles est ici à l' abri de leur atteinte. Quel bonheur que M.r de Clerval n' ait pas connu les projets de Charles ! sans cela, il n' aurait pas manqué de le suivre ; maintenant, il ne peut nous échapper.

M.me de Belmont. Oui, Herminie, elle était une rivality ; no, rivale.

Cécile. Il n' y a rien de sournois comme ces femmes qui ne parlent qu' avec leurs yeux et leurs soupirs ; l' amour-propre des hommes donne à tout cela l' interprétation la plus favorable à leur vanité ; ce sont toujours celles-là qui passent pour avoir le plus d' esprit quoi qu' on ne leur ait jamais entendu prononcer une parole, si ce n' est de temps en temps, pour dire une bêtise.

M.me de Belmont. Very-Well, bêtise.

Cécile. Son frère est beaucoup mieux qu' elle ; il est même dommage qu' il n' ait plus de fortune.

M.me de Belmont Oui, vous le trouviez beaucoup aimable.

Cécile. Je ne savais pas qu'il fût ruiné ; cependant je ne puis lui pardonner la rage qu'il a de vouloir marier sa sœur; il la présente partout ; on ne peut faire un pas sans les rencontrer... Ils sont d'une importunité....

M.me de Belmont. Importunity ... yes, no, oui ; grand moyen pour réussir, certainly... pourquoi n'être vous pas importune ?

Cécile. C'est un moyen il est vrai, mais il demande trop de temps ; aujourd'hui il ne réussirait pas, c'est de la vieille tactique; Charles nous serait enlevé avant qu'il nous fût possible de l'employer. Nous tâcherons de l'amuser, cela vaut mieux. Je me suis aperçue qu'il devenait triste ; il est fatigué de son bonheur, ennuyé de son indépendance; dans ces dispositions, il nous sera plus facile de le captiver ; et dans l'intimité que l'on contracte en vivant sous le même toit, nous aurons mille moyens d'intéresser son cœur. Lui avez-vous écrit pour le thé !

M.me de Belmont. Certainly.

Cécile. Invitez Madame de Cerny : on m'assure qu'elle a toujours eu beaucoup d'influence sur lui. Quoique jeune et belle, elle n'est pas à craindre ; elle n'a pas l'intention de se remarier, et puis elle s'occupe trop des arts pour penser à plaire : d'ailleurs, la fortune considérable que lui a laissée son mari,

la met dans une position à n' avoir pas besoin d' en prendre un autre pour être quelque chose.

M.[me] *de Belmont.* Yes, no, oui ; ne soyez pas effrayée, nous aurons une confortable party; no, société; yes, on pourra même danser au piano: la danse il est very favorable.

Cécile. Oui, le bal donne à la société un mouvement favorable aux conversations intimes ; on a l' occasion de se rencontrer sans avoir l' air de se chercher. C' est bien, ma chère maman, vous êtes tout-à-fait bonne.

M.[me] *de Belmont.* Oui, moi je suis une bonne mère; yes, no, oui, pour marier mon fille.

Cécile. Et si j' épouse Charles, vous serez la mère de la jeune Comtesse de Luceval, de la riche Madame de Luceval : ce qui resume tout. Quel équipage, ma chère, maman, et quelle maison !

M.[me] *de Belmont.* Yes, very confortable, no, no fashionable, yes. Et moi je serai la mère ! very respectability.

Cécile. Mais, monsieur de Luceval ne se voit pas encore.

M.[me] *de Belmont.* Le voilà, mon fille.

Scène IX.

M.R DE LUCEVAL, *les précédentes.*

Charles à part. Ce sont elles, quel ennui! et je ne vois pas Marie. (Après que les dames et Charles se sont salués). Je ne m'attendais pas à rencontrer sitôt ces dames; je suis vraiment charmé. . . .

Cécile. Nous savions que vous étiez arrivé, et ma mère et moi étions impatientes de vous voir.

M.me de Belmont. Impatientes, beaucoup, certainly.

Charles. Vous êtes trop obligeante, Madame.

M.me de Belmont. Oui, moi j' aime à obliger.

Cécile. Vous a-t-on remis un billet de ma mère?

M.me de Belmont. Oui, ce soir chez moi ; vous voudrez prendre le thé : on danse.

Charles à part. Voilà que ça commence. (Haut) Je crains de ne pouvoir avoir cet honneur ; je compte ne rester que très peu de jours ici ; j' ai quelques personnes à voir, et je désire consacrer une partie de la soirée à ma cousine

Cécile. Mais nous aurons M.me de Cerny; oh! vous ne nous échapperez pas; et nous comptons bien vous retenir toute la saison. Où pourriez-vous être mieux? une société charmante: des concerts, des bals, des réunions brillantes, des promenades délicieuses. Les environs de Spa sont si pittoresques! nous monterons

à cheval; vous m'accompagnerez; vous savez que ma mère ne me confie qu' à vous sans crainte.

M.me de Belmont. Yes, no , oui; je suis extremly confiante quand elle est avec vous.

Cécile. Nous parcourrons la montagne, je vous ferai connaître les plus beaux sites.

M.me de Belmont. Oui, mon fille elle fera beaucoup connaître à vous.

Charles. Je serais charmé de me laisser guider par un si aimable Cicérone, mais je crains...

Cécile. Allons, vous voulez qu'on vous prie, c'est juste; vous voulez qu'on vous gâte.

Charles. Je suis bien loin d'avoir cette prétention.

Cécile. Hé bien restez, vous nous rendrez si heureuses! A moins cependant que vos pensées ne soient ailleurs; est-ce vers Paris qu'elles se tournent? Vous y avez sans doute laissé beaucoup de regrets.

Charles. Peut-on se souvenir des absents lorsqu'on est près de vous.

Cécile. Vous me permettrez d'en douter un peu; on nous écrit que vous avez été très occupé d'une certaine personne aux dernières soirées de l'ambassade d'Angleterre.

Charles. Quoi, d'Herminie? Elle a chanté comme un Ange. On a mal interprété mon admiration; serais-je ici si j'éprouvais pour elle un sentiment plus tendre? Je n'aurais pas

mis quatre-vingt-dix lieues entre elle et moi.

Cécile. Etes-vous certain que ses yeux ne franchiront pas la distance qui vous sépare, pour venir vous incendier jusqu' ici ; le souvenir a souvent plus de pouvoir que la réalité. Dans ce cas surtout; car cette pauvre Herminie est si bonne qu' elle tâche de guérir, par sa conversation, tout le mal que font ses regards: auprès d'elle, vous seriez plus en sûreté.

Charles. Méchante que vous êtes! De loin, comme de près, il n' y a aucun danger pour moi; je me sens invulnérable, ici surtout.

Cécile. Vrai?

Charles. Vrai.

Cécile. Ce serait presque un défi.

Charles. Nous ne parlions que d'Herminie: l'esprit et la grâce ont des dangers qu' il serait téméraire de ne pas connaître.

M.r de Clerval dans la coulisse. Allons, venez donc Herminie.

Charles. Qu' entends-je? Quelle voix?

Cécile. Ciel!

Clerval de même. Si vous ne venez vite, nous trouverons toute la société sortie.

Charles. Il n' y a pas à en douter ; c' est M.r de Clerval.

M.me de Belmont. Je suis very effrayée qu' il soit lui!

Cécile à Charles. Ah! Monsieur, pourquoi ce mystère?

Charles. Quel mystère? Je suis aussi mystifié que vous. Je vous jure que je n' en savais rien, et que cela me déciderait presque à repartir à l' instant. (à part) C' est par trop de persécution!

Scène X.

M.R DE CLERVAL, HERMINIE, *les précédents.*

Clerval. Qui parle de partir quand j' arrive? (Il salue) Mesdames, mon cher Luceval; (Les dames et Herminie se saluent.) vous ne m'attendiez pas, je le vois. Est-ce que vous croyez qu' on peut se soustraire ainsi à l' empressement de ses amis?

Charles à part. Je vois en effet, que c' est difficile.

Clerval. J' apprends que vous partez, que la société va perdre tout ce qui l'anime; Herminie était triste; elle avait besoin de distraction, la pauvre enfant.

Herminie. Ah! (Elle soupire en levant les yeux au Ciel.)

Clerval. Je n' hésite plus, je prends la poste et accours pour venir passer joyeusement la saison des eaux avec vous et ces dames;car je savais qu' elles étaient ici. (avec intention regardant Cécile.)

Cécile avec depit. Vous êtes trop bon.

Mme de Belmont de même. Very-Well.

Clerval. J' espère bien que nous ne ferons fuir personne. (A sa soeur.) Dites-lui donc quelque chose.

Herminie. Ah Mr Charles, il serait bien mal à vous de nous quitter et de désappointer ainsi mon frère.

Charles. Mademoiselle . . . . (à part) Elle a vraiment de très beaux yeux.

Cécile à part. Elle va devenir louche à force de rouler la prunelle. Comment peut-elle plaire; elle est d' une sottise . . . (Haut, avec intention.) Mr de Luceval a pris des engagemens avec nous pour ce soir: il est vrai qu' il n' avait pas l'intention de s' arrêter ici pour toute la saison; cependant il a bien voulu céder aux instances de ma mère et nous accorder quelques semaines.

Herminie. Eh bien, tant mieux, puisque c' est déjà fait.

Clerval. Alors puisque nous sommes d' accord, occupons-nous de nos plaisirs : comment passe-t-on les matinées ici?

Cécile. On va à la fontaine; on fait des courses dans les environs. (A sa mère.) Vous ne pouvez vous dispenser de les inviter pour ce soir.

Mme de Belmont. C' est vrai, yes. (à Clerval.) Ce soir . . . chez moi . . . je serai charmée . . . on danse.

Herminie. Un bal! quel plaisir!

Clerval. Nous acceptons avec reconnaissance.

Cécile à Charles. Je compte sur vous pour la première valse: on ne peut s' exposer avec un danseur dont on ne soit pas sûre.

Clerval a l'air de vouloir faire passer sa soeur en avant, pour qu' elle prenne aussi un engagement avec Charles; il dit ensuite à Charles. Ma sœur vous accordera le Cotillon avec plaisir.

Charles. C' est une préférence que . . . .

Cécile à part. Accordera! Quelle assurance! ne dirait-on pas que c' est le chambellan de la Reine qui parle.

Herminie. C' est mon frère qui... (apercevant un regard de son frère.) Il dit qu' il ne veut me confier qu'à vous.

Charles. J' espère cependant qu'il y a ici d'autres danseurs à la convenance de ces Dames. Eh parbleu! Vous avez Jules de Cerny que je viens de rencontrer, le meilleur valseur de Paris. J' ai été charmé de le voir. (à part.) Il me débarassera un peu.

Cécile. Oui, le neveu de madame de Cerny . . . . C' est une utilité pour le bal: je pense que ma mère lui a envoyé une carte.

Charles. C' est un excellent garçon.

Cécile a part. C' est quelque chose, mais ça ne suffit pas. (haut) Il me semble qu' il n' a pas beaucoup d' esprit.

Clerval. Je crois qu' il n' en manquerait pas, Mademoiselle, si son oncle, M.r de Cerny, n'avait pas disposé de toute sa fortune en faveur de sa veuve , et qu' il la lui eût laissée comme il le lui avait toujours fait espérer.
Charles. Quoique ma cousine en ait profité , je ne puis disconvenir que M.r de Cerny n' ait fait là une grande injustice.
Clerval à part. Que nous tâcherons de réparer. (Haut à Cécile.) Il faut espérer que son talent pour la valse, lui fera trouver grâce auprès de Mademoiselle. C' est une spécialité, et toutes les spécialités sont admises maintenant dans les salons ; elles sont de bon goût.
Cécile. Même celle de l' impertinence ?
Clerval. C' est la meilleure : elle maîtrise toutes les autres.
Cécile. On peut s' en rapporter à Monsieur, il connâit si bien le monde !
Clerval. Vous me flattez ; j' ai la même confiance en vos lumières, Mademoiselle; vous conviendrez que la société se soumet plus volontiers à celui qui s' en empare en conquérant, qu' elle n' accepte celui qui s' y présente en novice. Il est certain qu' on s' y pose plus solidement par ses défauts, que par ses vertus : on fait peur, et l' on règne.
Charles. Vous êtes trop sévère.
Clerval. Non, c' est la vérité; c' est ainsi que se

font toutes les réputations. Au surplus, qu'on ne s'en plaigne pas ; c'est le dédain des superbes, qui a donné de l'audace aux faibles: lorsqu'on ne peut vaincre par le droit, on s'impose par l'assurance.

Cécile. Vous oubliez, Messieurs , que la matinée s'écoule et que nous n'avons pas encore décidé comment nous l'emploirons. Ma mère et moi nous étions venues pour proposer une promenade en calèche, à Madame de Cerny. Vous viendrez avec nous , Monsieur de Luceval.

Clerval. Mais Charles a ses chevaux de selle, nous pourrons vous escorter. (à Luceval). Ma soeur montera votre petite jument Alézan, si vous le permettez ; elle en est folle; elle dit qu'elle a un pas d'une douceur. . . .

Cécile à part. Il ne perd pas une occasion de la mettre en avant. — Je le déteste.

Charles. Je la mets entièrement à la disposition de Mademoiselle. Je voudrais cependant connaître les intentions de ma cousine ; je vais lui demander. . . .

Cécile. Nous entrerons avec vous chez Madame de Cerny.

Charles à part. Non, il est dit que je ne pourrai rester un moment avec elle. (Charles, Madame de Belmont et Cécile entrent chez Madame de Cerny.)

Clerval. Herminie, allez donc mettre votre ama-

zone. (bas) Dépêchez-vous pour être la première de retour au salon ; (haut.) moi j' attendrai Jules; il m'a promis d'être ici dans un instant: mais le voilà tout juste qui entre.

Scène XI.

JULES *et* CLERVAL.

Jules. Tu m' attendais.

Clerval. Certaiment, mon cher Jules.

Jules. Sais-tu que je n'en reviens pas encore de te voir ici.

Clerval. Ce voyage s' est décidé tout-à-coup ; je n' ai eu le temps d' en prévenir personne.

Jules. Ce sont donc des affaires bien pressantes qui t' amènent.

Clerval Non, c' est une course de pur agrément.

Jules. Oh! tu ne me le feras pas croire : toi , te déranger pour un motif de pur agrément !

Clerval. Je ne dis pas que si je puis tirer quelque avantage de mon voyage, je ne le mette à profit ; j' ai toujours aimé réunir l' utile à l' agréable.

Jules. A la bonne heure, je te retrouve. Alors dis-moi quels sont tes projets ?

Clerval. Tu sais, mon pauvre Jules, que je suis ruiné ; tu as été témoin de la perversité de la Fortune à mon égard : tu sais combien le jeu m' a été contraire.

Jules. C' est vrai, mais aussi tu n' es pas prudent; tu te lances sans réfléchir . . . .

Clerval. J' en conviens, et je ne saurais me le pardonner. Aujourd' hui la science du jeu est connue; ce n' est plus un amusement où la passion s'engage, c'est une industrie comme une autre; une spéculation: au plus habile, la chance: dans le siècle où l' on a fixé la foudre, je voudrais bien voir qu' on ne pût régler le hasard! Ne vois-tu pas tous les jours des gens mener grand train, sans qu'on sache d' où ils tirent leurs ressources. Qui les a établis dans le monde? C' est le jeu, mon cher. Qui leur donne de la considération? le jeu; c' est lui qui leur fournit les moyens de déployer le luxe qui les rend maîtres de la société; c' est lui, qui fait qu' ils sont partout les premiers invités, et qu'on accourt à leurs fêtes. Ah! si j' avais eu plus de moyens! Car, on ne peut gagner que lorsqu' on a beaucoup à risquer. Maintenant je suis bien certain que je ne perdrais pas, j' ai acquis de l' expérience.

Jules. C' est ce que disent les joueurs, lorsqu' ils ont épuisé toutes leurs ressources. On m'assure que tu as perdu tout ton patrimoine.

Clerval. Si ce n' était que cela, ce ne serait rien encore; mais le pire est que la dot de ma soeur y a passé.

Jules. Ah malheureux !... C' est vraiment très mal,

Clerval. Je le sais bien ; mais puisque c' est fait, il faut chercher un remède, sans perdre son temps à moraliser et à se lamenter.

Jules. Et comment feras-tu?

Clerval. Comment je ferai, je trouverai pour ma soeur un mari riche qui soit au-dessus d' un misérable intérêt d' argent. Et quel est ici le parti qui me convient, si ce n' est Charles de Luceval ?

Jules. Je commence à comprendre le but de ton voyage.

Clerval. Toutes les femmes se l' arrachent, à cause de sa grande richesse ; il est fatigué des importunités qu' elle lui attire, l' ennui qu' il en éprouve rend le moment favorable ; si l'on parvenait à lui persuader qu' il est amoureux, je pense qu' il se déterminerait, moitié de désespoir et moitié par entraînement. Cet hiver il a beaucoup vu Herminie, il la trouve belle ; en la faisant valoir auprès de lui, elle finirait peut-être par fixer son choix. Herminie a de la beauté et quoiqu' elle n' ait pas beaucoup d' esprit, elle a dumoins, celui de très peu parler. C' est une charmante figure de salon : elle a tout le calme et toute la placidité qui donnent de la distinction. Tu sens bien que moi, qui suis son frère, il ne me convient pas de la vanter, ce serait de mauvais goût ; j' ai donc pensé à toi.

Jules. Ah parbleu! voilà une jolie tâche que tu prétends m' imposer.

Clerval. Et si en me servant tu servais tes propres intérêts?

Jules. Je ne vois pas le rapport que peuvent avoir mes intérêts avec tes projets de mariage pour ta soeur.

Clerval. Tu ne vois rien toi ; je m' en vais te le dire.

Jules. Je suis curieux de t' entendre.

Clerval. Avant le mariage de M.r de Cerny, ton oncle, n' étais-tu pas son plus proche parent et par conséquent son héritier ?

Jules. C' est un fait, mais cela n'a aucun rapport....

Clerval. Laisse-moi achever: ne penses-tu pas qu' en laissant toute sa fortune à sa veuve, sans la moindre considération pour tes droits antérieurs, ce bon oncle ne t' ait fait une injustice impardonnable.

Jules. Je l' ai toujours pensé.

Clerval. Cependant, M.r de Cerny t' aimait

Jules. C' est vrai, mais il paraît qu'il aimait encore mieux sa femme que moi.

Clerval. Oh auveuglement! Ne vois-tu pas que par ces dispositions M.r de Cerny a voulu réunir les deux personnes qu' il aimait le mieux. Il connaissait le coeur délicat de M.me de Cerny, il savait que cette fortune injustement acquise serait pour elle d' un poids insupportable,et

comme un remords ; il a donc voulu, en intéressant sa délicatesse, la mettre dans l'obligation de partager cette fortune avec toi.

Jules. Hé bien, je n'ai pas à me plaindre de M.me de Cerny ; elle a réparé de son mieux l'injustice de mon oncle ; elle me fait une pension suffisante à mes besoins.

Clerval. C'est bien, sans doute, mais ce n'est pas ainsi que M.r de Cerny l'entendait, ce n'est pas un seul héritage qu'il destinait à sa veuve en lui léguant sa fortune, il lui léguait aussi un mari.

Jules. Tiens, je l'ai quelquefois pensé.

Clerval. Eh bien, tu ne fais rien pour remplir les dernières volontés de ce cher oncle.

Jules. Ma tante ne veut pas se remarier.

Clerval. Ne pas se remarier ! ne pas se remarier ! mais tu es sur le bord d'un précipice; tu ne t'en aperçois pas malheureux ! un abîme est sous tes pieds ; et c'est précisément là où je voulais te mener.

Jules. Merci, mon bon ami, merci.

Clerval. Je ne tendais qu'à cela : si tu veux que je t'en tire, il faut me servir.

Jules. Explique-toi donc.

Clerval. Luceval n'a-t-il pas sous ses yeux son aimable et chère cousine, l'amie de son enfance . . . .

Jules. Quel trait de lumière.

Clerval. Tu n'a pas su profiter de leur éloignement : répare tes sottises en secondant mes projets. L' essentiel est que Charles épouse ma sœur. Sais-tu que la pension que te fait M.me de Cerny pourrait bien t' échapper si elle s'engageait de nouveau.

Jules. Cela ne m' arrangerait pas dutout. Tu n' as qu' à parler je suivrai tes instructions.

Clerval. Ma sœur a été remarquée cet hiver par plusieurs étrangers de distinction ; elle a même fait quelques passions ; tu sais cet anglais ? Ces choses-là donnent de la vogue: avoir fait une passion ! c'est le prestige le plus puissant ; il n' y a pas d' homme qui ne s' y laisse prendre, ça devient contagieux.

Jules. C' est vrai ; car, moi qui n'ai jamais pensé à M.me de Cerny,depuis quetu m'as ditqu'un autre pouvait la trouver aimable, je découvre en elle, mille charmes dont je ne m' étais pas aperçu jusqu' à présent, quoique pourtant ce ne soit pas la femme que je préfèrerais

Clerval. Hé bien, en t'entendant louer Herminie, Charles l' appréciera encore davantage. Je te laisse pour aller voir si l'on prépare nos chevaux ; ne néglige pas ce que je t' ai dit.

Jules. Sois tranquille.

En disant ces derniers mots, Clerval et Jules remontent le théâtre, tandis que Luceval sort de l' appartement de Madame de Cerny et s'avance sur le devant de la scène sans les apercevoir.

Scène XII.

LUCEVAL *et* JULES.

Luceval. Ces dames me renvoient: les femmes lorsqu' elles sont entr' elles ont mille choses à se dire, que nous ne devons pas entendre . . . . Je suis contrarié de ne pas passer cette matinée seul avec M.me de Cerny: j' avais tant de choses à lui dire! A sa vue les plus chers souvenirs de mon enfance se sont réveillés. Bonne Marie! son nom seul me fait éprouver la plus douce et la plus tendre émotion. Ah! joies des premières années que vous êtes puissantes! les plus vifs plaisirs de la jeunesse ne peuvent effacer l' impression que vous laissez . . . car, ce n' est qu' alors, qu' on aime et qu' on est aimé.

Jules revenant sur le devant de la scène, après que Clerval est sorti. Enfin, je vous trouve Luceval.

Luceval. Jules!

Jules. Oui, c' est moi ; que je suis heureux du hasard qui réunit ici tous mes amis: ce bon Clerval aussi et son aimable sœur . . . Nous allons passer une saison charmante.

Luceval. Ne comptez pas trop sur moi, je quitte Paris pour me reposer et jouir en paix des plaisirs de la campagne.

Jules. Nous pouvons ici réunir tous les genres d' amusement; nous consacrerons les matinées aux plaisirs champêtres et donnerons les soirées au monde: dans le cas où vous n' aimeriez pas les grandes réunions, nous sommes assez d' amis pour nous suffir et vivre comme en famille dans une douce intimité: Mademoiselle de Clerval nous chantera des romances.

Luceval. Oui, elle a une fort belle voix.

Jules. Et quelle expression! . . . J' ai connu un Prince Russe qui était devenu presque fou pour elle.

Luceval. Et pourquoi ne l' a-t-il pas épousée?

Jules. Il était marié. M.elle de Clerval a déjà fait beaucoup de passions: elle est si accomplie! c' est pour la soustraire aux persécutions d' un Anglais fort riche, que mon ami Clerval lui a fait quitter Paris.

Luceval. Est-ce que celui-là était aussi marié?

Jules. Non; mais sa naissance ne convenait pas à mon ami: les Clerval sont d'une très ancienne famille, leur ruine ne leur a pas fait perdre le sentiment de leur dignité: ils conserveront l' honneur de leur maison au prix même de la pauvreté.

Luceval. J' honore ces sentiments.

Jules. Il est impossible d' ailleurs que M.elle de Clerval ne fasse pas un bon mariage: elle

fera le bonheur d' un homme: belle, douce, pleine de talents; complaisante et bonne dans l' intimité; dans le salon, distinguée et convenable.

Luceval. Cependant je ne lui crois pas beaucoup d' esprit.

Jules. C' est son extrême modestie qui lui empêche de déployer tous ses moyens ; d' ailleurs on dit qu' il faut se défier des filles qui ont de l' esprit avant le mariage, car il leur en vient trop après . . Mais j' y pense maintenant: Luceval, c' est tout-à-fait la femme qui vous conviendrait.

Luceval. Oui, si je voulais me marier, mais je n' ai pas cette intention.

Jules. Vous êtes ennuyé du monde, et lorsque l' ennui du monde prend à un homme qui a beaucoup vécu, c'est précisément alors qu'il tombe dans le mariage ; faites au choix avant que le mal ne soit arrivé à son paroxisme, car alors il vous entraînera malgré vous, et vous tomberez aux mains de la première qui se présentera.

Luceval. J' ai quelquefois pensé à cela, cependant je ne saurais encore me déterminer.

Jules. Vous voyez donc bien que vous êtes malade; prévenez le danger. (Apercevant Herminie qui entre par la porte à gauche.) Tenez la voilà; com-

me elle est belle dans son amazone. Ah! si j'avais de la fortune . . . .

Scène XIII.

Herminie, *les précédents.*

Herminie. Eh bien! Je suis donc la première?

Jules. C' est un bonheur pour nous Mademoiselle, puisque cela nous procure le plaisir de vous voir quelques moments plus tôt.

Herminie. Oui, mon frère m' avait bien recommandé de me dépêcher; je me suis tant pressée que j' ai oublié ma cravache.

Charles. Je serais trop heureux de vous offrir la mienne si vous voulez bien l' accepter.

Herminie. Comme elle est jolie! qu' est-ce que c' est que ces figures?

Charles. C' est Hippolyte qui se soustrait aux poursuites d' une nymphe.

Herminie. Je n' aime pas cet Hippolyte, on dit qu' il était l' ennemi des femmes. Tenez, reprenez votre cravache, mon frère ne me pardonnerait pas de l' avoir acceptée.

Jules. Vous pouvez la garder, Mademoiselle, entre vos mains ce n' est plus Hippolyte indomptable , c' est Hippolyte soumis : n' est-ce pas Luceval ?

Charles. Sans doute.

Herminie. A la bonne heure.

Jules à Herminie. Vous avez là des fleurs délicieuses.

Herminie. Oui, mon frère veut toujours que j' en porte. Il m' a dit d' en. . . .

Jules se hâtant de l' interrompre. Luceval, vous avez droit à ce bouquet: ce sera un échange pour la cravache.

Charles. Auquel je gagnerai certainement; tout l' avantage sera de mon côté.

Herminie. Je serai bien aise de le lui donner, puisque mon frère....

Jules la tirant par sa robe, bas. Ne nommez donc pas toujours votre frère.

Herminie haut. Pourquoi?

Jules vivement à Herminie. Voyons, attachez vous-même ce bouquet.

Herminie plaçant le bouquet à la boutonnière de Charles. Comme cela?

Jules. Très bien. Luceval est maintenant votre Chevalier; son bonheur va être bien envié.

Herminie. Je n' en crois rien, je connais mon peu de mérite; mais, M.r de Luceval est si bon, qu' il est aimable avec tout le monde.

Jules à Luceval. Vous voyez quelle modestie.

Charles. En effet, son ingénuité intéresse.

Scène XIV.

MADAME DE CERNY, M.ME DE BELMONT, CÉCILE, entrant par la porte à gauche, les précédents.

Cécile à Madame de Cerny. Croyez, Madame, que ce n'est pas sa fortune. . . .

M.me de Cerny. Je le crois, Mademoiselle, M.r de Luceval a des qualités personnelles qui justifient assez l'intérêt qu'il inspire.

Cécile. Vous lui parlerez donc, Madame; votre intercession sera toute-puissante.

M.me de Belmont. Ma fille elle voudra être très reconnaissante, Very-Well.

M.me de Cerny à part. C'est pourtant singulier qu'on me charge d'une pareille négociation. Je suis donc bien peu dangereuse: c'est par trop de confiance.

Charles apercevant les Dames qui sont déjà arrivées sur le devant de la scène. Enfin voici ces dames. (Il s'approche de Marie, qui reste à gauche; Madame de Belmont et Cécile passent à droite à côté d'Herminie avec laquelle elles causent.) Ah! Marie, vous vous êtes bien fait attendre.

M.me de Cerny. Je suis étonnée que vous vous en soyez aperçu, vous étiez occupé si agréablement.

Charles. Herminie est fort bien, sans doute, mais qui pourrait vous faire oublier?

M.me de Cerny. Point de compliment, Charles,

sans cela, nous nous brouillerons; vous en faites trop à tout le monde, pour qu' ils puissent me flatter.

Charles. Eh bien, je vous dirai tout simplement, que je suis très contrarié qu' on ne nous laisse pas un seul instant ensemble; j' aurais tant de choses à vous dire!

M.me de Cerny. Et moi aussi, je l' avoue.

Cécile s' approchant de Charles et de Madame de Cerny. Eh bien, est-ce que nous ne partons pas? (Apercevant le bouquet de Charles) Dieu quel gros bouquet! est-ce que vous allez à la noce? (Regardant Herminie qui baisse les yeux.) Qui vous a si bien fleuri? Vous avez l' air d' un Colin de Village.

M.me de Cerny riant. En effet, Charles; vous avez un air de fête, tout-à-fait réjouissant. (Tout le monde rit excepté Jules et Herminie.)

Cécile. Voyons, partagez-nous ces fleurs.

Charles. Je suis désolé de vous refuser, mais je ne puis.

M.me de Cerny. Ah!

Cécile. C' est donc une main bien chère qui vous les a placées là, sur le cœur: je vous dirai cependant, que ces dons secrets se portent avec un peu moins d' ostentation.

Herminie se rapprochant. Aussi, n' est-ce pas un secret: Monsieur m' a donné sa cravache, parce que j' avais oublié la mienne; il a voulu en échange mon bouquet.

Cécile. A merveille! Voyons donc cette cravache. (Herminie la lui donne) Que représentent ces figures?

Herminie. Hippolyte qui se soustrait aux poursuites d' une nymphe.

Cécile. à Luceval. Charmant! Est-ce que ce sont des armes parlantes que vous lui avez données là? (à Herminie) Cela dit plus que vous ne pensez, Herminie ; je vous en fais mon compliment.

Herminie à part. Elle a toujours l' air de se moquer de moi.

Charles. Allons, allons, partons; (à Jules) mais à propos, Jules, comment venez-vous?

Jules. Je ne sortirai pas, il n' y a pas de place pour moi; à moins que ces dames ne m' en donnent une dans la calèche.

M.me de Belmont. No, no, very inconvenient, very impossibility.

Cécile à Charles. Si c' était vous ce serait différent, le cousin de M.me de Cerny; (indiquant la cravache) et puis, on vous a désarmé, vous ne pouvez monter à cheval

M.me de Belmont. Yes, no, oui; une rélation de M.me de Cerny. . . .

Charles. Eh bien, je cède mon cheval à Jules et je vais avec ces Dames, puisqu' elles veulent bien me donner une place.

Jules. Non, non, Luceval, je ne veux pas vous priver. . .

Charles. Vous me rendez service, mon cher, je préfère aller en voiture.

Jules à part. Clerval sera furieux, il va dire que c' est ma faute.

Cécile. Puisque vous venez avec nous, Monsieur de Luceval, ôtez ces fleurs; ce serait à mourir en voiture ; ma mère ne peut souffrir leur odeur.

Herminie. Rendez-les moi puisq' elles vous embarrassent, M.r Charles.

Charles. Oh Mademoiselle. . . .

Cécile. Tenez, Jules vous les conservera. Et puis c' est celui qui accompagne Herminie qui doit les porter ; ça fait si bien à cheval ! Vous permettez ? (Elle lui ôte le bouquet et le donne à Jules) Je n' ose les placer moi-même, je n' y réussirais pas aussi bien que Mademoiselle.

Jules Donnez, donnez, je les garderai ce sera un souvenir. (à part) Elle est impitoyable. . .

Cécile. Ou plutât un talisman; ce qui vient des mains de M.elle doit porter bonheur.

Jules. J' accepte.

Charles s' approchant de Madame de Cerny. Que je suis heureux de venir avec vous Marie! (Il lui présente son bras et ils s' acheminent vers la porte. Madame de Belmont et Cécile les suivent, Jules vient après, donnant le bras à Herminie.)

Jules à Herminie. Venez, venez, Mademoiselle; elle à beau faire, c'est vous qui triompherez; Luceval ne peut se laisser séduire par tant de méchanceté.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Scène I.ère

CLERVAL, HERMINIE.

Clerval. Comment, encore personne au salon !

Herminie. Je le crois bien, il est de si bonne heure !

Clerval. Près de midi, de bonne heure !

Herminie. Certainement, lorsqu'on a passé la nuit au bal; et je dormirais encore, si vous ne m'eussiez fait éveiller, pour m'obliger à venir au salon. Je vous assure que je serais prête à épouser le premier venu, pour me soustraire à votre activité et me reposer un peu.

Clerval. Sans épouser le premier venu, si vous suiviez mes conseils, vous seriez déjà Madame de Luceval. Vous ne montrez pas assez d'empressement à Charles, vous ne causez pas assez avec lui.

Herminie. Que voulez-vous que je lui dise? Je ne puis faire davantage; vous savez que je n'ai pas beaucoup d'esprit et que je manque

d'instruction ; ce qui fait, que je n'ai rien à dire qui vaille la peine d'être écouté ; je prends donc le parti de me taire.

Clerval. Que me chantez-vous là ? pas d'esprit ! pas d'instruction ! En vérité vous êtes bien neuve. Est-ce qu'à votre âge, avec de beaux yeux, un sourire passablement séduisant, on a besoin d'esprit et d'instruction pour causer ? on babille, cela suffit. D'ailleurs, croyez-vous que l'on causerait beaucoup dans le monde si la parole n'était permise qu'aux personnes instruites et spirituelles ? ce serait un silence à mourir, et la société serait triste comme un bonnet de nuit.

Herminie. Cependant mon frère, si ce ne sont que les avantages de mon âge et un peu de beauté qui me donnent du mérite, je ne perds rien par mon silence.

Clerval. Que dites-vous ? La causerie, quelle qu'elle soit, attirera près de vous les gens et leur fournira un prétexte de s'y fixer. Dites tout ce qui vous passera par la tête ; vos paroles ne seront qu'un son ; vos regards, votre sourire, la langueur de vos yeux, seront seuls compris, et resteront dans le souvenir. On s'approche volontiers d'une jolie figure ; mais si elle ne dit mot, on ne peut rester là, planté devant elle,

comme une statue ; on passe et l'on oublie. D'ailleurs, croyez-moi, les sottes ont souvent fait plus de passions que les mieux apprises et les plus spirituelles. Une femme sotte amuse ; elle intéresse la curiosité ; ensuite un homme ne cherche auprès de votre sexe, que de la distraction et du plaisir; lorsqu'il veut occuper son esprit, il va dans sa bibliothèque , c' est plus sûr. Et puis, telle sotte que soit une femme, elle a toujours une certaine malice instinctive, qui peut en apprendre à l' homme le plus fin et le plus avisé.

Herminie. Je voudrais profiter de vos conseils, mais c' est bien difficile.

Clerval. Vous avez aussi des talents; vous dites la romance d' une manière entraînante: Luceval aime la musique, vous lui chanterez la folle; vous lui direz: Arthur ! Arthur ! ... C' est avec un cri si déchirant, une passion si folle, que vous appelez Arthur, qu' il n' y a pas d' homme qui ne voulût vous consoler, et dire: me voilà. Arthur ! Arthur ! . . .

(Il chante en criant avec exagération.)

Herminie. Vous trouvez que je chante avec expression.

Clerval. Avec une expression ravissante! et lorsqu' on peut rendre ainsi la passion, on n' est pas si sotte, ma petite sœur.

Herminie. Ah! si vous saviez le mal que cela m' a donné! c' est mon maître qui m' a enseigné tout cela; il était d' une exigence. . .

Clerval. D' une exigence qui allait peut-être un peu trop loin; voilà pourquoi je l' ai congédié: cependant je ne lui en veux pas; il a fait une bonne élève.

Herminie. Vous croyez donc que Charles est occupé de moi.

Clerval. Tout le prouve.

Herminie. Eh bien, moi, je n' en répondrais pas; il dit des bêtises à toutes les femmes: il a toujours l' air amoureux de celle avec laquelle il cause: n' avait-il pas l' air amoureux de Cécile hier soir, lorsqu' il se trouvait auprès d' elle? il est vrai qu' elle lui a fait des coquetteries inouïes: peut-on se compromettre de la sorte! Elle venait toujours le prendre au Cotillon, ce qui fait que nous avons très peu dansé ensemble. Je ne puis pas la souffrir. Elle se croit de l' esprit elle n' a que de l' impertinence.

Clerval. Ah! voilà que votre langue se délie! lorsqu' il s' agit d' en critiquer une autre, les femmes retrouvent toute la vivacité de leur esprit: je suis certain que vous disiez du mal de vos compagnes, lorsque je vous ai vue causer un peu plus longuement avec Charles. Je ne vous en fais pas un reproche;

si ce n' était nature, ce serait une tactique utile. Les femmes ont une telle finesse d' observation, qu' elles savent découvrir les défauts les plus cachés, et lorsqu' elles veulent détruire l' intérêt qu' un homme porte à une rivale, par leur analyse perfide, elles la dépouillent si bien de tous ses charmes, que le malheureux, qui d' abord s'était laissé séduire par le prestige de mille attraits, comme Roger, ne voit bientôt plus devant lui, qu'une Alcine repoussante : c'est la jalousie d' une rivale qui a fait l' office de l' anneau magique.

Herminie. Vous dites de très belles choses, mon frère, est-ce que je la connais cette Alcine?

Clerval. Eh non, c' est un personnage fabuleux.

Herminie. Je n' aimerais pas cet anneau qui fait découvrir de si vilaines choses.

Clerval. Il serait très dangereux pour vous qui devez prendre un mari. Mais il me semble que ces Dames se font bien attendre.

Herminie. Elles sont peut-être au jardin ; je vais les y rejoindre.

Clerval. Allez, pour moi, j' attendrai ici.

Herminie à part, en s'en allant. Ça se trouve bien, mon Anglais m' a dit qu' il se promènerait derrière la grille, et qu' il voulait me parler.

Scène II.

CLERVAL *seul.*

Il faut absolument que Charles se décide, sa fortune m' est nécessaire : j' ai trop de bon sens pour me laisser dominer par l' orgueil et mourir noblement de misère ; je veux jouir... Ce ne sont pas les sentiments héroïques qui me procureront la fortune ; ce sont des sentiments qu'il n'est plus permis d'avoir qu' en amateur , lorsqu' on roule sur l' or ; mais lorsque, comme moi, on n' a pas le sou, et que les désirs et l' ambition ont été éveillés et enflammés de bonne heure par la chaleureuse parole de nos philantropes modernes, c' est à sa propre habileté qu' il faut avoir recours pour réparer l' injustice du sort qui ne nous fit pas naître tous millionnaires; sans ces Messieurs les philantropes qui m'ont éclairé sur ma misère, j'aurais joui de l'ignoble bonheur de cultiver le champ de mes pères. Mais en nous révélant nos droits, le siècle nous a dit: marche! — Toute la terre nous est ouverte: la vapeur et la foudre nous ouvrent les voies : celles du ciel nous seront peut-être bientôt soumises. — A quoi tenir dans ce cahos si ce n'est à l' or, qui seul peut nous

procurer des jouissances passagères au milieu du tourbillon qui nous entraine ! Bonheur de l'amitié ! plaisirs tranquilles et purs des champs, vous n'êtes plus qu'un souvenir !... le temps manque pour vous. Il faut courir. Eh bien, allons ; faisons fortune : aura-t-on le temps d'examiner par quel moyen je me la suis procurée : celle de mon beau-frère sera le premier degré de la mienne.

Scène III.

M.ME DE CERNY sortant de son appartement suivie de JULES; ensuite M.ME DE BELMONT, CECILE, HERMINIE *et* CHARLES qui entrent par le jardin.

M.me de Cerny. Allons, Jules. cessez de dire toutes ces fadeurs, ça ne vous va pas.

Jules. Non, Madame, vous ne pouvez m'empêcher de vous dire ce que j'éprouve ; d'ailleurs, je ne suis pas le seul à vous trouver aimable ; hier au bal, on ne parlait que de vos grâces.

M.me de Cerny à part. C'est cependant singulier que tous les hommes me fassent des compliments, excepté celui qui en fait à toutes les femmes.

Jules. Vous étiez ravissante.

Clerval à part. Bon, voilà Jules qui pousse sa pointe.

M.me de Cerny à Jules. Je conviendrai de tout ce

que vous voudrez, pourvu que vous me parliez d'autre chose. (Apercevant les dames qui entrent par le jardin.) Tenez, puisque vous êtes sur la voie de la galanterie, voici des dames qui répondront mieux que moi à vos jolies phrases.

Jules avec intention. Je vois auprès d'elles quelqu'un plus éloquent que moi(en indiquant Charles) et dont l'empressement n'est pas douteux : son cœur flotte encore entre ces deux beautés ; mais il ne tardera pas à se fixer. Tâchez donc, ma belle Tante, de le décider pour Herminie.

M.me de Cerny froidement. Mademoiselle de Clerval peut se passer de mon entremise ; elle a d'ailleurs en vous un si bon avocat ! (à part.) Il ne dit pas un mot qui ne soit déplacé. Je ne puis le souffrir depuis qu'il veut faire l'aimable. Est-ce que par hasard, il lui serait venu des idées?....

Cécile à madame de Cerny. Comment n'êtes-vous pas venue un moment au jardin, Madame de Cerny: il fait un temps magnifique.

Clerval bas à Cécile, mais de manière à être entendu de Luceval. Ne voyez-vous pas qu'elle était occupée.

Charles à part. Jules !

M.me de Belmont à part. Choking ! (A Madame de Cerny.) J'espère que mon bal, il ne vous a pas fatiguée.

M.me de Cerny. Non en vérité, mais Jules m'a retenue pour me parler d'affaires.

Charles à Madame de Cerny. Jules a tous les priviléges; moi seul je ne puis obtenir un moment.

M.me de Cerny. Les vôtres sont si bien employés, que je me ferais scrupule de vous les faire perdre.

Charles. Vous êtes bien ingrate, Marie.

Cécile. Venez Herminie, asseyons-nous ici. (indiquant la table à gauche.) Vous avez votre ouvrage?

Herminie. Oui.

(Cécile et Herminie s'asseient aux deux côtés de la table, Herminie à gauche, Cécile à droite, Madame de Belmont à la droite de Cécile, un peu en arrière).

Cécile. Nous passerons une matinée de famille.

M.me de Belmont. Oui, à l'anglaise: very confortable.

Cécile. Un de ces Messieurs pourrait nous faire la lecture. Qu' en dites-vous, M.me de Cerny?

M.me de Cerny. Rien n' est mieux pensé; j'ai précisément là une acquarelle que je dois terminer. (Elle s' assied à la table à droite, les hommes restent debout, allant et venant, selon que la conversation l' exige.)

Cécile. Voyons, prenez un livre, Monsieur de Luceval. (A part) Il vaut encore mieux qu'il lise que de rester auprès d' elle.

Charles. Vous voudrez bien m' en dispenser; je m' acquitterais fort mal de la tâche que vous voulez m' imposer. Vous avez Monsieur de Clerval ou Jules.

M.me de Belmont à part. Ce petit Jules, on lui donne de l'importunité, yes, no, bêtise; importance.

Clerval. Eh bien, me voilà prêt; je vais chercher un livre. (Il va dans le fond et cherche sur des tablettes.)

Jules à Charles. Herminie est vraiment en beauté ce matin, c' est une figure de Kipseac.

Charles avec distraction. Cécile est fort bien aussi.

Jules. Quelle différence! c' est une petite figure de chatte qui n' a rien de noble, ni d' attrayant.

Charles. Prenez garde, cette petite chatte, a des griffes.

Jules. Je ne le sais que trop.

Cécile. Que disent ces Messieurs?

Charles s' approchant de Cécile. Jules me disait qu' il vous trouve ravissante.

Cécile. Ce n' est pas son admiration que j' ambitionne.

Charles. Vous avez celle de tout le monde.

Cécile. C' est trop, celle d' un seul me suffirait (avec intention.)

Charles. Aucun hommage n' est à dédaigner; attirez-le près de vous... sa conversation est piquante, il vous amusera; il conte une histoire à mourir de rire sur ce gros anglais qui fait le sentimental avec Herminie; cette figure bouffonne que vous avez vue derrière la grille.

Cécile. Oui, elle lui parlait.

M.me de Belmont. Fie! ne vous compromettez mon fille.

Charles revenant vers Jules qui se trouve auprès de Madame de Cerny. Ces dames vous désirent: elles veulent savoir le conte que vous faites sur le gros Rosbiff.

Jules. J' y vais.

Charles s' approche de Madame de Cerny. Enfin, on nous laisse! hier soir à ce bal, il ne m' a pas été permis de m' approcher de vous un seul instant: c' est insupportable.

M.me de Cerny. Vous n' aviez pas l' air d' en être bien contrarié.

Charles. Voilà précisément mon malheur; par complaisance je prends part aux plaisirs où l'on m' invite, mais je ne suis pas content. L'habitude du monde nous met sur la figure un masque qui souvent couvre bien des misères.

M.me de Cerny. Non, non, vous n' avez fait que rire et causer bien franchement toute la soirée avec Cécile et Herminie; au point que toutes les deux se croient aimées de vous.

Charles. On ne peut donc être poli, sans se compromettre, c' est apparemment cette crainte qui rend aujourd' hui les hommes si grossiers et si rudes; pour moi, j' ai besoin de répondre aux prévenances de tout le monde.

M.me de Cerny. Puisque vous êtes si universel, je ne dois être guère flattée de vos attentions.

Charles. Que dites-vous! la convenance seule me conduit vers les autres, mais près de vous,

Marie, c' est le cœur qui m' attire, et le bonheur qui m' y retient.

M.me de Cerny à part. Si on ne le connaissait pas!

Charles. Sortons ensemble; nous ferons une promenade dans les environs; du moins avec vous, je pourrai admirer sans distraction, les beautés de la nature.

M.me de Cerny. Sans distraction! c' est flatteur! Alors pourquoi ne sortez-vous pas seul, vous seriez encore plus certain de n' avoir pas de distraction.

Charles. Mon Dieu, vous ne m' entendez pas. Je voulais dire que lorsque vous êtes avec moi, mes impressions sont plus vives; vous m' aidez à être heureux.

M.me de Cerny à part. Si c' était vrai!

Charles. Ne me refusez pas; vous me sauverez de l' ennui de suivre ces dames. Vous devez aller chez votre banquier, je vous accompagne; c' est tout naturel. . .

M.me de Cerny. Eh bien, je viendrai.

Charles. Que vous êtes bonne!

Cécile à part. Ils sont au mieux, il la remercie.

Jules allant vers Clerval. Eh bien, tu n' en finis pas avec ton livre, ces dames s' impatientent.

Cécile à sa mère en indiquant Charles et Madame de Cerny. Les voyez-vous, comme ils causent, et comme Charles semble heureux. . . il n' y faut plus penser, elle nous l' enlève. . . Cependant il

vaut encore mieux que ce soit elle, qu' Herminie : son frère en mourra de dépit, c' est une consolation.

M.me de Belmont. Yes, no, oui ; il sera furieuse ; mais mon fille, ne soyez pas affligée, nous irons à Naples ; là il y a beaucoup des Princes, des Ducs ; ils aiment beaucoup ce qui est étrange, no, les étrangers, je veux dire. Nous donnerons un bal. . . Vous serez Princesse, yes : si cela ne voulait pas réussir, nous avons les grandes Indes. Un Nabab ne vous manquera pas.

Scène IV.

LE VALET DE L' HÔTEL, *les précédents.*

Le Valet entre apportant des lettres et des journaux, et un petit sac contenant les lettres et les billets qui sont venus pour Charles.

Le Valet. Voici les lettres de ces Messieurs et les Journaux.

Clerval. Donnez, donnez.

Le Valet. Voici, Monsieur. (Il lui présente une lettre qu' il lit pendant que le Valet distribue les autres.)

Clerval. C' est de l' argent qu' on me demande, toujours la même chose !

Cécile. Le journal de mode est-il venu ? donnez-nous-le.

Le Valet. Le voilà, Mademoiselle.

Clerval. Lisons les journaux : ils vaudront mieux que ma correspondance.

(Il les prend des mains du Valet et va s'asseoir sur un fauteuil, un peu en arrière de Madame de Cerny, de manière cependant à entendre la conversation qu'elle a ensuite avec Charles ; Jules se rapproche des Dames.)

Charles au Valet. Est-ce qu' il n' y a rien pour moi ?

Le Valet. Comment rien pour Monsieur? mais je n' aurais pas pu porter toute la correspondance de Monsieur, si je ne l' avais mise dans ce sac.

Charles. Dieu !

Cécile. Tout cela? (Elle rit).

Le Valet à Madame de Cerny. Voilà pour Madame. (Il lui donne deux lettres).

Charles. Poursuivi jusqu' ici ! (Il ouvre le sac que le Valet doit toujours tenir ; il en tire peu-à-peu des lettres et des cartes de toutes les formes.) Il est dit que l' empressement de mes amis ne me laissera plus un moment de repos.

Cécile à Luceval. Vous allez devenir plus fort que Champollion, si vous parvenez à déchiffrer tout cela, Monsieur de Luceval: voulez-vous qu' on vous aide ?

Charles. Merci, Mademoiselle. (Au Valet) Tenez, emportez tout cela , vous pourrez en allumer le feu.

Herminie à part. Ce pauvre Charles, comme on le tourmente. . . comment mon frère peut-il se flatter... d'ailleurs, j' ai dans l'idée que son

cœur est déjà pris. Je ne suis pas si sotte qu' ils le disent, et je suis décidée.

Le Valet a Madame de Belmont. La couturière de M.elle l' attend.

Mme de Belmont. Nous y allons.

(Le Valet sort, après avoir ramassé tous les papiers).

Scène V.

Les précédents, hormis LE VALET DE L' HÔTEL.

M.me de Cerny après avoir lu ses lettres. Ah ! Charles, il paraît que vous avez fait de jolies choses à Paris; vous ne laissez que des ravages après vous.

Charles. Eh quoi est-ce que ces lettres vous parlent de moi?

M.me de Cerny. Vous avez eu une conduite impardonnable; ça passe la légèreté.

Charles. Voyons donc de quoi je suis accusé; je puis vous assurer d' avance qu' on me calomnie; j'ai la conscience de mon innocence.

M.me de Cerny. Écoutez, écoutez: voici d' abord une lettre du grave M.r de Chelle.

Charles. Lisez, ma cousine, lisez, cela intéresse ma curiosité; je le connais à peine; que pouvons-nous avoir à démêler ensemble ?

M.me de Cerny. Vous allez le savoir; (indiquant les dames) mais devant ces dames ?

Charles. N' importe, je ne crains pas la publicité; d' ailleurs elles ne nous entendent pas.

M.me de Cerny. Puisque c' est ainsi (Elle lit) : « Madame, ayant appris que M.r de Luce- « val se rendait à Spa, où vous vous trouvez « actuellement, je prends la liberté de ré- « clamer vos bons offices en faveur d' une « affaire du plus grand intérêt pour lui et « pour moi. J' ai une fille Madame. . . .

Charles. Nous y voilà!

M.me de Cerny. « J' ai une fille douée de tous « les dons de la nature et de tous ceux que « l'éducation la plus soignée peut leur ajou- « ter. M.r de Luceval en allant voir sa sœur « dans le même pensionnat où se trouve « ma fille. . . .

Charles. Je vois ce que c'est: je suis encore un scélérat, un séducteur. . . .En vérité les pères d' aujourd' hui font bon marché de la vertu de leurs filles.

M.me de Cerny. Laissez-moi achever. (Elle reprend.) « le pensionnat où se trouve ma fille: il l' a « souvent vue, et a laissé entrevoir des in- « tentions sérieuses à son égard; au point « que personne ne met en doute son pro- « chain mariage avec elle, et que j' en reçois « de continuelles félicitations. Il sait com- « bien la réputation d' une jeune personne « est sacrée, il est homme d' honneur; j' es-

« père donc, Madame, que par vos bons
« soins, cette affaire se terminera bientôt
« à la satisfaction des deux parties. Je lais-
« serai à M.r de Luceval, toute la latitude
« possible pour ce qui concerne les intérêts. »

Clerval à part. Latitude! quel désintéressement lorsqu'on s'adresse à un demi million de revenu! Il n'est pas difficile, le prétendant.

Charles. C'est trop fort, je ne puis supporter une pareille persécution; il faut que cela finisse.

M.me de Cerny. Vous ne me ferez pas croire qu'il n'y ait pas de votre faute.

Charles. Que dites-vous! est-ce que pour avoir vu une jeune personne à travers une grille, on la compromet? Quand j'arrivais, elle ne quittait plus ma sœur; c'était des tendresses, des caresses, des folâtreries qui me faisaient rire: eh bien, quel mal y avait-il? est-ce que je devrais épouser toutes les amies de ma sœur? Il est vrai qu'elle me regardait d'un petit air . . . Mais fallait-il fermer les yeux?

Clerval à part. Le fat! ce sont les yeux de sa cassette qu'il devrait voiler, le malheureux: c'est là qu'est le danger.

M.me de Cerny. Je voudrais vous croire Charles.

Charles. Faut-il que je devienne timide et modeste comme les ingénues d'autrefois? Les filles indépendantes de la fière Albion nous

ont fait changer de rôle: c'est nous pauvres innocents, qui devons aujourd'hui prendre la défensive.

M.me de Cerny. Si c'était tout encore; mais j'ai là quelque chose de bien plus grave. Adèle de Sénange m'écrit que vous l'avez positivement compromise dans plusieurs occasions.

Charles. Pour avoir dansé avec elle apparemment.

M.me de Cerny. Elle me déclare qu'elle répond à vos sentiments et que ses parents. . . .

Charles. C'est à en devenir fou! n'achevez pas, ma cousine, n'achevez pas; c'est d'une impudence. . . .

M.me de Cerny. Mais enfin quels ont été vos rapports avec elle?

Charles. Que sais-je! Je l'ai rencontrée quelques fois au bal: un soir qu'elle était sans danseur, elle me demande une Valse, se met à babiller, à sourire: elle était fort jolie ce soir-là, il faut en convenir; son babil me met en gaîté; elle s'empare de moi; je me laisse un peu faire, je ne sais pas être rude avec une femme: cependant lorsque je vis que son regard tournait au sentiment, je m'enfuis bien vite.

M.me de Cerny. Non, vous n'avez pas d'excuse: votre légèreté vous rend plus coupable que

vous ne pensez: compromettre ainsi une jeune fille! troubler la paix des familles, est-ce d'un homme d'honneur? Qui peut avoir confiance en vous désormais? Ah Charles, je n'aurais jamais pensé que vous eussiez des torts si grands.

Cécile à sa mère. La place n'est plus tenable, vous allez voir que ça va tourner au tendre: c'est de la jalousie; je leur laisse le champ libre: ce serait se déconsidérer que de persévérer plus long-temps. (Elle se lève, sa mère la suit).

M.me de Belmont. Yes, mais avec tant de considération, vous ne trouverez pas un mari.

Cécile. S'il y avait de l'espoir, je ne dis pas; mais vous voyez bien qu'il n'y en a plus. Sauvons l'honneur, puisque lui seul nous reste.

Herminie à Madame de Belmont et à Cécile. Est-ce que vous partez? (Elle se lève.)

M.me de Belmont. Oui, la couturière de mon fille, elle nous attend.

Cécile à Madame de Cerny. Nous nous retirons, Madame, et vous laissons en liberté.

M.me de Cerny. Mademoiselle!

Herminie. Je m'en vais aussi, je ne veux pas rester seule ici.

Cécile à Herminie avec ironie. Et pourquoi priver ces Messieurs de votre présence?

Herminie. Puisqu'ils se passent de la vôtre, ils

pourront aussi se passer de la mienne. (A part.) Elle ne cherche qu' à me mortifier.

Cécile. Allons, ma mère, venez.

(Madame de Belmont et Cécile sortent par la porte du fond.)

Charles à Madame de Cerny. Ne me jugez pas sans m' avoir mieux entendu. (Tout bas) Venez, sortons, je vous expliquerai tout; je ne puis perdre ainsi votre estime.

M.me de Cerny d' un ton sévère. Tout vous accuse; une explication serait inutile: d' ailleurs, j' ai changé d' idée, je ne sortirai pas et je me retire. (Charles l' accompagne jusqu' à la porte de son appartement en ayant l' air de lui parler avec chaleur, il revient ensuite sur le devant de la scène.)

Scène VI.

CHARLES, CLERVAL, JULES, HERMINIE.

Clerval. Bon, l' ennemi est en fuite, ne quittons pas le champ de bataille, et profitons de tous les avantages de la victoire.

(Jules, Clerval et Herminie parlent entr' eux.)

Charles revenu sur le devant de la Scène. Que je suis malheureux ! C' est pour le coup que je n' ai plus qu' à m'enfuir dans les déserts de l'Afrique, ou à me brûler la cervelle.

Jules qui s' est avancé, à Lucevai. Il vaut mieux vous je-

ter dans les bras d'une beauté timide et tendre qui fera votre bonheur.

Charles. On me poussera tant. . . .

Cleval à part. De désespoir que ne ferait-on pas !

Herminie s'approchant de Charles. Qu'avez-vous donc, M.r Charles? on vous tourmente, cela me fait bien de la peine: vous êtes si bon!

Charles. Vous me plaignez au moins vous; et Marie, qui devrait être ma meilleure amie, m'abandonne !

Herminie. Allons, consolez-vous, dites vos peines à mon frère , il vous donnera quelque bon conseil; il a beaucoup d'esprit mon frère. Adieu, je vous laisse avec lui et avec Jules; ce sont vos meilleurs amis. (à Clerval et à Jules) Ne le quittez pas, il est trop fâché pour le laisser seul: (à part) pour moi, je sais bien ce que j'ai à faire. (Elle sort.)

Scène VII.

LUCEVAL, JULES, *et* CLERVAL qui restent près de la table a gauche.

Charles. Et Marie me fuit! elle ne me croit pas ; non, elle n'a jamais eu d'amitié pour moi.

Jules. Madame de Cerny est naturellement froide; elle a des vertus, il est vrai, mais je crains qu'elles ne soient que le résultat de son in-

sensibilité ; ces vertus-là tournent souvent à l' égoïsme: on ne saurait plaindre les maux qu' on n' est pas susceptible d' éprouver.

Charles. Comme je me trompais !

Jules. Suivez mon conseil, mariez-vous ; Herminie, vous dédommagera par la bonté, la sensibilité de son coeur , des désappointemens que vous fait éprouver l' amitié. Par un mariage vous vous débarrasserez de la poursuite de ceux qui en veulent à votre fortune. Croyez-moi, ce n' est que sous les chaînes de l' hymen, que vous recouvrerez votre liberté.

Charles. J' en serais presque tenté; quand ce ne serait que pour faire voir à M.me de Cerny, que je puis rendre une femme heureuse.

Jules. Certainement.

Charles. Que je puis être fidèle.

Jules. Bien.

Charles. Que je puis même aimer, lorsque mon honneur y est engagé.

Jules. Eh sans doute, prouvez-le lui.

Charles. Je ne puis rester dans cette position ; je souffre trop.

Jules. Clerval est justement ici, je vais lui demander la main de sa sœur.

Charles. Non, non, ce n' est pas pressé.

Jules. Si vous ne vous décidez, je crains qu' un rival ne vous prévienne, ce serait fâcheux ;

vous ne pouvez trouver une femme qui vous convienne mieux ; c'est une âme innocente qui ne sait qu' aimer, déjà elle vous adore. Allons, je vois qu' il faut vous faire violence ; je me charge de tout ; je vais m' entendre avec Clerval.

Charles qui est tombé dans une profonde rêverie. Oui , je lui parlerai.

Jules. C' est moi qui m' en charge, vous dis-je.

Charles. Je ne puis souffrir qu' elle ait mauvaise opinion de moi.

Jules à Clerval. Venez, Clerval: Luceval demande la main de votre sœur.

Clerval s' approchant de Luceval. Il nous fait honneur à ma soeur et à moi.

Charles apercevant Clerval le salue machinalement. Ah Clerval ! Je suis charmé de. . . .

Jules à Clerval. Il désire qu' on lui épargne les ennuis relatifs au contrat.

Charles à part. Un contrat ! il va faire quelque mauvaise affaire. (haut à Clerval.) Si vous êtes dans l' ambarras, disposez de moi.

Clerval. Non, non, tout sera fait sans que vous preniez la moindre peine.

Charles à part. Feignons de sortir, peut-être qu'ainsi je m'en débarasserai et que je pourrai la voir. (Haut) Une affaire que j' oubliais m' oblige à vous quitter ; nous nous reverrons bientôt.

Jules et Clerval. A plus tard.
Charles. Sans doute. (Il sort.)

Scène VIII.

CLERVAL ET JULES.

Clerval. Et nous, mon cher, ne perdons pas de temps, allons chez le notaire: mais es-tu bien sûr de son consentement?

Jules. Parbleu! n' as-tu pas vu toi-même qu' il n' a pas fait la moindre observation: crois-moi, c' est une affaire terminée.

Clerval. Il est vrai que quand même son consentement eût été plutôt surpris qu' obtenu, le dépit nous l' assure: M.me de Cerny est une femme trop sévère pour lui pardonner jamais ce qu' elle appelle sa légèreté, et plus il l' aime, plus il est prêt à faire une folie; les coups de désespoir des amans, finissent toujours ainsi: une femme ou un coup de pistolet, quand ils donnent dans le drame.

Jules. Eh bien, ne perdons pas de temps, il est toujours bon de presser la chose: allons chez le notaire.

Clerval. Je te suis.

Scène IX.

M.me de Cerny *seule.*

Elle sera entrée en scène avant la sortie des précédents, et se sera arrêtée à la porte.

Les voilà partis, c' est bien heureux ! je voudrais finir ce paysage, car je ne resterai pas encore long-temps ici: cependant je ne me sens pas en train; je ne sais ce que j'ai ; la venue de Charles, qui d'abord m' avait fait tant de plaisir, n' a apporté que le trouble autour de moi; je ne l'aurais jamais cru si coupable . . . . . Combien les femmes sont malheureuses ! . . . Moi-même je m'y serais laissée presque tromper. Il a l' air si sincère . . . quelque chose de si insinuant dans le regard ! Il est bien difficile de ne pas s'en croire aimée. (Elle s' assied) Il est fort heureux pour moi que je ne puisse me remarier : les dernières dispositions de M.r de Cerny, qu'il m'a engagée par serment à tenir secrètes, sont un obstacle: je lui dois de la reconnaissance, à ce bon Monsieur de Cerny; sans cela, j' aurais peut-être fait comme les autres: je me serais laissée entraîner. De toutes les manières, il n' y a plus de danger

pour moi maintenant. — Plus de danger ! Ah ! j'ai bien peur que le mal ne soit déjà trop profond.

Scène X.

CHARLES, LUCEVAL, M.ME DE CERNY.

Charles. Elle est seule. Quel bonheur !

M.me de Cerny. J'ai cependant été trop sévère pour lui : ses torts ne sont peut-être pas si grands. (L'apercevant) Quoi! vous ici, Charles!

Charles. Oui, ma cousine, j'ai besoin de vous parler, de me justifier ; je ne puis vous voir fâchée contre moi.

M.me de Cerny. Je ne le suis pas, Charles, votre conduite ne me regarde pas.

Charles. C'est la fatalité qui me poursuit, qui me donne des torts que je n'ai pas réellement. Si cela continue, croyez-moi, je me brûle la cervelle; je suis trop malheureux.

M.me de Cerny. Vous, Charles, malheureux !

Charles. Oui, beaucoup.

M.me de Cerny. Comment cela se fait-il ?

Charles. Je ne sais ce que j'ai ; mais je souffre : tout m'ennuie, tout m'irrite ; j'éprouve comme le besoin d'un bonheur inconnu, comme l'impatience d'une existence nouvelle. Tenez, ce n'est qu'auprès de vous

que je me sens plus calme; votre présence me met en paix avec moi-même; près de vous les plus belles facultés de mon âme se réveillent; elles s'échappent de la prison où le tourbillon des plaisirs et les vanités du monde les tiennent enchaînées; vous faites renaître en moi tout ce que j'ai de bon; près de vous, je me sens meilleur, et par conséquent plus heureux.

M.me de Cerny à part. Quel accent! et comment ne pas le croire! Eh bien, puisque vous êtes fatigué du monde, pourquoi ne pas vous marier?

Charles. Me le conseillez-vous, Marie?

M.me de Cerny tendrement. Mais oui.

Charles. Vraiment!

M.me de Cerny le regardant avec tendresse. Vraiment, Charles, mariez-vous.

Charles. Dieu! Marie, que vous êtes belle!

M.me de Cerny vivement. Vous ne me l'aviez jamais dit.

Charles. C'est vrai; je me trouvais si bien près de vous, que je n'avais pas eu le temps d'y penser.

M.me de Cerny. Vous ne vous trouvez donc pas bien à présent?

Charles. Au contraire. . . . mais aussi vous ne m'aviez jamais regardé ainsi.

M.me de Cerny. Eh bien, je vais fermer les yeux.

Charles se jette à ses pieds. Non, non, ouvrez-les, et regardez-moi toujours ainsi: j' éprouve un trouble, un ravissement... (Il lui prend les mains) Marie, Marie! que vous êtes belle et combien je vous aime!

M.me de Cerny cherchant à se dégager. Allons, fou que vous êtes, ne vous occupez plus de moi, et parlons de votre mariage. (Elle se Léve).

Charles se relevant. Mon mariage! avec qui? Mais il n' y a plus qu'une femme possible pour moi; je viens de comprendre que je vous adorais; ce regard, comme une étincelle a pénétré dans mon cœur, il en afait jaillir le feu qui couvait sous mon ineptie et ma sottise: je le sens maintenant, je vous aimais sans le comprendre; j' étais malheureux sans me douter de la cause de mes tourments. Ah! Marie, ne repoussez pas cet amour qui est toute mon existence. Vous ne pouvez douter de sa pureté, puisque c' était votre âme que j' adorais avant de m' être aperçu de la beauté qui l' enveloppe: dites que vous ne me repoussez pas; dites un mot qui me rassure.

M.me de Cerny. Comment puis-je croire à des sentiments si subits; vous vous trompez vous-même, Charles; c' est un moment d' entraînement qui passera aussitôt que Cécile ou Herminie paraîtront.

Charles. Ne les nommez plus, je vous en conjure; mes sentiments ne sont pas subits ; je les éprouve depuis que je vous connais, depuis notre enfance ; mais mon respect était si grand, que la pensée ne me venait pas de m' élever jusqu' à vous ; je ne pouvais me croire digne de votre amour, vous qui avez toujours été pour moi un être si au-dessus de tous les autres! mais ce regard si doux, si pénétrant, si tendre, permettez-moi de le dire, Marie, ce regard m' a élevé jusqu' à vous, il m' a fait comprendre que vous pouviez m' aimer, et l' amour qui m' embrasait à mon insu, s'est emparé de tout mon être : croyez-moi, je suis digne de vous, votre amour me purifie.

M.me de Cerny Assez, Charles, assez, épargnez-moi : si j' allais vous croire ne serais-je pas trop malheureuse?

Charles. Ah! ne craignez pas ma légèreté: je vous l' ai déja dit, je n' avais jamais aimé, ce qui veut dire que je n' ai jamais aimé que vous: je ne cherchais que le plaisir auprès des autres femmes, une seule pouvait me donner le bonheur.

M.me de Cerny. Mon Dieu! comment faire? Je ne me sens pas la force de résister.

Charles. Eh bien, dites-moi que vous ne repous-

sez pas mon amour, que vous serez ma femme, ma femme chérie.

M.me de Cerny. Charles, écoutez-moi ; parlons raison. (Elle s'assied.)

Charles. Oui; (il s'assied) mais dites-moi avant que votre coeur ne m'est pas contraire.

M.me de Cerny. Ah ! vous ne m'avez que trop bien devinée !

Charles. Oh ! maintenant, je suis le plus heureux des hommes.

M.me de Cerny. Cependant je ne puis pas vous épouser.

Charles. Comment?

M.me de Cerny. Il faut tout vous dire, il faut trahir un serment; mais puisque je n'ai pas d'autre moyen, vous saurez tout: Je suis sans fortune.

Charles. Eh bien?

M.me de Cerny. M.r de Cerny ne m'a laissé toute la sienne qu'à condition qu'elle passerait à son neveu, dans le cas où je contracterais un nouveau mariage.

Charles. Ah, tant mieux: c'est un sacrifice qui me prouvera encore plus votre amour.

M.me de Cerny. Il le fit sans doute, pour me mettre dans l'impossibilité de me remarier à moins d'épouser son neveu. Il a exigé le secret le plus profond sur l'acte qui contient ces dispositions; Jules les ignore. Je

crois même que pour rattrapper la fortune de son oncle, il n'eût pas été fâché de me plaire.

Charles. C'est donc pour cela qu'il fesait tout son possible pour m'éloigner de vous.

M.me de Cerny. Il ne savait pas qu'il travaillait à sa ruine.

Charles. Ah! que je suis heureux! merci, merci, Marie, merci mille fois. Mais je suis impatient d'annoncer mon bonheur à tout le monde. (Il se léve.)

M.me de Cerny se levant aussi. Que va dire Cécile, que va dire M.r de Clerval? vous avez eu bien des torts, il a pu croire que vous aimiez sa soeur.

Charles. Ne me grondez pas, Marie, c'est votre faute aussi. D'ailleurs lorsqu'il saura que vous daignez être à moi, il verra bien que je ne pouvais aimer Herminie.

Scène XI.

Clerval, Jules, le Valet de l'Hôtel, *les précédents.*

Le Valet dans la coulisse. Mais je vous dis, Messieurs, que M.r de Luceval n'y est pas.

Clerval entrant. Allons donc, nous savons qu'il y est, il nous attend et nous entrerons.

Le Valet. Monsieur, je vous assure. . . .

Charles au Valet. Laissez entrer, laissez entrer ; j' ai hâte que tout le monde connaisse mon bonheur.

Clerval au Valet. Vous l' entendez.

Jules à Charles. J' espère que nous n'avons pas perdu de temps ; tout est prêt, le notaire sera ici dans un instant avec le contrat.

Charles Je suis bien aise que vous ayez fait vos affaires ; mais j' ai besoin de vous faire part de l' événement le plus heureux de ma vie : ma cousine, Madame de Cerny, veut bien m' accorder sa main et demain j' espère que vous voudrez bien assister à mon mariage.

M.me de Cerny. Ah ! Charles.

Clerval. Comment, Monsieur ! Que dites-vous ?

Charles. Je dis que Marie, ma cousine, veut bien m' accorder sa main?

Clerval. La chose ne se passera pas ainsi.

Charles. Pourquoi donc, Monsieur ?

Clerval. Pouvez-vous me le demander ! et ce contrat dont nous venons de faire la minute, n' est-ce pas le vôtre et celui de ma sœur, que vous nous avez chargés, ici, tantôt, de faire préparer, après m' avoir demandé la main d' Herminie.

M.me de Cerny. Ah l' horreur ! (Elle s' éloigne de Charles)

Charles. N' en croyez rien, Marie, n' en croyez rien. (cherchant à la retenir.)

M.me de Cerny. Ne m' approchez pas, Monsieur,

laissez-moi, laissez-moi. (Elle se jette dans un fauteuil, en se cachant la tête dans ses mains).

Charles. C' est une erreur qui va s' éclaircir. Je suis si sûr de moi, que vous voyez bien que je suis insensible à votre douleur, à vos reproches, moi qui donnerais ma vie pour vous épargner une larme! Mademoiselle de Clerval vous le certifiera elle-même; je ne lui ai jamais dit un mot qui ait pu lui faire croire que je prétendais à sa main.

Clerval. Que dites-vous, Monsieur? Ce matin ma sœur était en larmes; je l' entendais soupirer et répéter à chaque instant au milieu de ses sanglots: Ah s' il ne m' épouse, j' en mourrai de douleur; il me l' a promis, il ne peut me trahir. D' ailleurs, Jules est ici qui peut dire à tout le monde, que c'est lui-même qui de votre part, m' a manifesté vos intentions à l' égard de ma sœur.

Jules. C' est vrai, et j'espère bien, Monsieur, que vous ne démentirez pas ce qui s' est passé entre nous.

Charles. Je sais, Monsieur, que j' étais au désespoir de la mauvaise opinion que Madame de Cerny avait conçue de moi, je ne pensais qu' à me justifier et cherchais les moyens de rester seul avec elle, lorsque vous avez parlé d' un contrat; dans mon aberration, j' ai cru que Monsieur de Clerval se trouvait

dans quelque embarras d'argent, je lui ai offert mes services, il m'a remercié en disant qu'il se chargerait de tout. Je ne pouvais imaginer que sans mon consentement...

Clerval. Tous ces détours sont inutiles, vous me rendrez raison de cet indigne procédé.

M.me de Cerny se levant. Calmez-vous, Messieurs, calmez-vous : Je délie M.r de Luceval des engagemens qu'il a pu prendre avec moi, il est libre, ainsi je pense qu'il n'y a plus lieu à contestation.

Jules. A la bonne heure, de cette manière....

Charles à Jules. Insensé que vous êtes, je vais parler puisqu'il le faut.

M.me de Cerny. Ah! Monsieur, puisque tout est rompu entre nous, respectez mes secrets et ceux de celui qui ne peut se lever de sa tombe pour imposer silence.

Charles. Non, Marie, vous serez à moi, rien ne peut m'arrêter maintenant pour vous obtenir. (à Jules) Eh bien, depuis hier vous ne faites qu'agir contre vos propres intérêts : Monsieur de Cerny a laissé toute sa fortune à Madame, à la condition expresse, que toute cette fortune vous reviendrait, en cas où sa veuve passerait à de secondes noces.

Jules. Ciel!

Charles. Condition qu'il a exigé qu'on tînt secrète, et qu'il a exprimée dans un acte dé-

posé chez son notaire dont il a donné copie à M.me de Cerny, en l'obligeant par serment, à ne la révéler qu'au moment où elle contracterait de nouveaux liens.

Jules. Serait-il vrai?

Charles. Madame est ici qui peut le confirmer.

Le Valet qui a écouté avec curiosité ce qui s'est dit durant toute la scène. Quelle nouvelle! je vais la répandre dans tout l'hôtel et dans tout le quartier. (Il sort.)

Jules. Dieu! quel bonheur! mon cher Clerval; mon cher Luceval; quelle fortune!

Clerval se rapprochant de Jules. Vous ne la tenez pas encore, nous verrons, je ne supporterai pas une pareille injure.

Jules. Mais malheureux! mais fou que j'étais! je me ruinais, je me suicidais! (à Madame de Cerny) Ah, Madame que d'excuses!

Charles qui est passé auprès de Clerval dit en lui serrant fortement la main. Je suis prêt à vous donner satisfaction; dans une heure, vous me trouverez derrière les murs du jardin. J'apporterai mes pistolets.

Clerval. J'y serai.

Charles. Silence! que M.me de Cerny ne puisse s'en douter. (Il revient près de Madame de Cerny.)

Clerval à part. Je suis offensé il est vrai, et quoique j'enlève un Louis à trente pas, je n'aime pas les moyens extrêmes; d'ailleurs, c'est

Jules qui a tout le tort, et je m'en vais . . . Dieu ! quelle idée ! Jules est un parti maintenant ; il ne fait que ce que je veux . . .

Charles à Marie. Maintenant que Jules vous a tout dit, vous me pardonnez ?

M.me de Cerny. Il le faut bien, puis-je faire autrement désormais ? Cependant les pleurs d'Herminie . . .

Jules se rapprochant de Clerval et à part. Il faut tâcher de calmer Clerval : un duel entre lui et Charles ne m'arrangerait pas ; s'il allait me le tuer, je deviendrais misérable comme devant. (A Clerval) C'est à moi que tu dois t'en prendre, je voulais te servir, j'ai cru bien faire. .

Clerval. Vous n'avez fait que des sottises depuis ce matin ; vous m'avez mis dans une position ridicule. . . .

Jules. Je tâcherai de réparer mes torts.

Clerval. Et comment ?—Je m'en vais me battre avec Charles, si l'un de nous deux périt, vous en serez la cause.

Jules. Non pas, non pas, cela ne m'arrange point du tout, ce duel ne peut avoir lieu. Charles au fond n'a aucun tort ; c'est moi qui . . .

Clerval. Eh bien, je m'en prendrai donc à vous, Monsieur, qui après avoir compromis ma sœur, me poussez à tuer un de mes meilleurs amis.

Jules. Le tuer ! jamais ! Ne le prends pas sur ce

ton : telle réparation que tu voudras , mais qu'il ne soit plus question de tuer personne. La vie de Charles ! . . . c' est ma vie !

Clerval. Quelle réparation? il n'en serait qu'une; vous m' avez dit que ma sœur était belle : vous avez même regretté de n' avoir pas de fortune. Eh bien, vous en avez maintenant, ma sœur se trouve compromise par vos imprudences, et vous ne savez pas quelle serait la seule réparation que je pourrais accepter.

Jules à part. Diantre ! Je ne l' entendais prls ainsi (Haut) Tout ce que tu dis est vrai , cependant tu ne considères pas la chose sous son véritable aspect, et je. . .

(Un domestique qui sera entré portant une lettre).

Le Domestique. Qui de ces Messieurs est Monsieur Clerval ?

Clerval. C' est moi.

Le Domestique. On m' a chargé de vous remettre cette lettre, la personne qui l' envoie voue prie de la lire à l' instant.

Clerval. Donnez. (Après avoir ouvert la lettre) De ma sœur!

Scène XII.

M.me de Belmont, Cécile, *les précédents.*

Cécile à Madame de Cerny. Nous venions, Madame, pour vous faire notre compliment. (à Charles) Croyez, Monsieur, que ma mère, et moi prenons une part bien sincère à votre bonheur !

M.me de Belmont. Yes, very well ; à celui de Monsieur Jules aussi. (Se retournant brusquement vers Jules) Ce soir chez moi, vous voudrez prendre le thé . . . . Nous serons charmées. . . .

Charles. Bon, voilà que ça commence pour lui.

Cécile à Jules Nous comptons sur vous, Monsieur Jules.

Jules. Vous êtes trop bonne, Mademoiselle. (à part) Comme elle s' est adoucie!

Clerval après avoir lu sa lettre. Grand Dieu qu' ai-je appris. (S' avançant vers Charles Ah Monsieur, vous me voyez confus; que d' excuses ne vous dois-je pas !

Charles. Que dites- vous ?

Clerval Lisez, Monsieur, et plaignez-moi. (à part) Puisqu' il n' a plus d' espoir, il vaut mieux que tout soit connu.

Charles lisant tout haut. Mon cher frère, ce n' est plus Herminie de Clerval , mais Herminie de Lindsy qui vous écrit; je suis mariée.

Tous. Ciel!

Charles continuant. Je n' ai pas voulu sacrifier le certain pour l' incertain; votre M.r de Luceval ne m' a jamais aimée, ni ne pouvait m' aimer jamais, car il est amoureux de sa cousine, sans que ça paraisse; mais moi, je ne me suis pas trompée.

M.me de Cerny. Pauvre Herminie!

Charles continuant. L' Anglais que vous savez, m' a offert sa main, et ce matin un prête catholique a béni notre mariage. Nous partons pour l' Italie, si vous voulez vous joindre à nous, mon mari profitera avec plaisir de votre experience pour s' introduire dans le grand monde; je crois que vous n' avez rien de mieux à faire que d' accepter cette proposition. De toutes les manières, je serai toujours votre très affectionnée sœur — Herminie de Lindsy.

Cécile. Elle n' est pas si bête que je croiais.

M.me de Belmont. Schoking . Schoking , fie ! si mon fille elle s' enfuyait , ce ne serait qu' avec un prince. Yes, no, oui.

Charles à Clerval. Je suis désolé, Monsieur, de cet évènement, quoiqu' il vous prouve mon innocence.

Clerval. Je regrette ce qui s' est passé entre nous Monsieur, j' espère que vous voudrez bien l' oublier. (Jules se rapproche de Clerval et de Luceval, et tandis qu' ils causent, les dames forment un groupe à droite.)

Cécile. Ce pauvre Jules, je suis vraiment charmée de son bonheur.

M.me de Belmont. Il est un jeune homme accompli; yes; mon fille l'a toujours trouvé aimable — Oui, yes.

M.me de Cerny. Je ne l'aurais pas cru.

Cécile. Pour quelques mots piquants que j'ai pu lui dire ?

M.me de Belmont. Yes, no, il était par coquetterie . . . Vous savez les demoiselles, yes . . .

Cécile. Il était si souvent près d'Herminie. . .

M.me de Cerny. Ah ! je comprends.

M.me de Belmont. Mon fille elle est très vivacité; no, vive.

M.me de Cerny. Mais je pense que Jules ne pourrait faire un meilleur choix.

M.me de Belmont à sa fille. Cela il était toujours mieux que d'aller en Italie, quoique là il y ait des Princes.

Charles à Clerval. Vous m'encouragez à vous parler en faveur de M.elle de Clerval ; son choix n'est peut-être pas si mauvais que vous le pensez.

M.me de Cerny qui s'est rapprochée des hommes. Je me joins à M.r de Luceval ; pardonnez Monsieur.

Clerval. Je ne puis rien refuser à votre intercession , Madame ; je pardonnerai quoiqu'il m'en coûte, et puisque je n'ai rien à faire ici, je vais rejoindre les coupables. (Il sort, Luceval et Madame de Cerny, l'accompagnent jusqu'à la porte.)

Scène XIII.

Les précédents, LE VALET DE L' HÔTEL.

Le Valet à Jules. Monsieur, voici des billets et des cartes pour vous.

Jules. Comment cela? Je ne connais pas tant de monde.

Charles qui est revenu sur le devant de la scène avec Madame de Cerny. Eh, môn cher, c' est qu' on sait que tu es riche et que tu es garçon.

Jules. Je ne pourrai jamais lire tout cela.

Charles. Comment tu es déjà découragé? Donne, donne, je sais ce que c' est, je vais t' aider. (Il'prend une partie des billets, Jules prend le reste). Dîner pour aujourd' hui, déjeuner pour demain. (de même) Dîner pour demain, souper pour ce soir.

Jules. Souper . . .

Le Valet. Monsieur sera bien nourri, s' il profite de tous ces repas.

Jules. Ce serait à en mourir, mon cher. Mais comment ferai-je?

Charles. Ah ! tu croyais que la fortune n' apportait que des plaisirs ! tu n' as pas fini de souffrir : vois un peu moi, ce que je serais devenu sans ma cousine qui m' a tiré de l' abîme.

M.me de Cerny. Suivez l'exemple de votre ami, hâtez-vous de vous marier.

Le Valet. J'oubliais de dire à Monsieur, qu'une Dame Anglaise avec ses trois filles est venue prendre Monsieur dans son landau, pour le mener à la course.

Jules. Trois filles !

Le Valet. Cette autre dame, de vis-à-vis, qui en a quatre, vous attend pour un chœur que l'on doit chanter chez elle.

Jules. Assez, assez. Je suivrai vos conseils, Madame ; il vaut encore mieux être marié, que d'être aimé de toutes les femmes; je n'aurai du moins qu'un tyran ; mais où trouver une femme.

Charles. Eh bien, voici Mademoiselle de Belmont.

Jules. Pas possible. nous nous détestons.

Charles. Tant mieux ; l'amour viendra après.

Cécile à Jules. Monsieur Jules, qu'avez-vous fait de ce bouquet de violettes que je vous donnai hier, au nom d'Herminie. Vous me devez un peu de reconnaissance, il vous a porté bonheur.

Jules. C'est vrai, je l'ai encore : tenez le voilà.

Cécile. Eh bien, donnez-le moi ; puisqu'il fut un talisman pour vous, qu'il soit pour moi un souvenir et entre nous, un gage de paix ; car, je crois que vous m'en voulez encore.

Jules. Mademoiselle. . . . . Il est vrai que vous fûtes un peu cruelle.

Cécile. Vous étiez aussi trop occupé d'Herminie.

(Durant ce qui suit, Cécile aura l'air de causer avec sa mère).

M.me de Cerny à Jules. Eh bien, vous l'entendez.

Jules. Serait-ce possible? et moi qui avais la sottise de ne pas m'en douter!

Charles de même. Allons, décide-toi.

Jules. Je suis si étourdi.

Charles de même. Fixe-toi; sans cela tu perdras la tête.

Jules. Je ne sais si le mariage me la fera recouvrer; mais enfin puisque ma belle tante me le conseille.

Cécile à Jules. Eh bien, est-ce la guerre ou la paix que vous me déclarez?

Jules. La paix: en voici le gage. (lui donnant le bouquet) Si vous permettez qu'il soit aussi un gage d'alliance, je serai encore plus heureux.

Cécile. Ma mère est ici, Monsieur.

Jules. Madame. . . .

M.me de Belmont. Je serai charmée; very well, Monsieur . . . et ce soir chez moi, nous voudrons prendre le thé . . . . (A part) Finally! she is married.

(Cécile et Jules se donnent la main.)

Charles. Bravo! nous n'avons plus qu'à célébrer deux mariages ensemble.

Jules. C'est dit.

M.me de Cerny. Eh bien, Charles, puisque vous allez être marié, vous pourrez sans danger, dire impunément à toutes les femmes, qu'elles sont jolies.

Charles. Oui, ma belle Marie, je le leur dirai en vous le disant; car, je trouve réunis en vous, tous les charmes qui ne sont que partagés entre toutes.

FIN.